

The background of the book cover features a large, bright full moon positioned in the upper half of the frame. It is surrounded by a dense, swirling pattern of dark, greyish-blue clouds, creating a dramatic and somber atmosphere.

Joseph Périgot

Nuit grave

roman noir

litteratures.fr

Nuit grave

© Joseph Périgot 2025 / ISBN 978-2-916963-22-8

Joseph Périgot

Nuitgrave

roman

litteratures.fr

Rousseau s'est trompé : l'homme naît mauvais et corrompt la société. Socrate s'est trompé : les nuls sont méchants volontairement. On ne peut se fier à personne.

Gabriel avait tout de suite tapé dans l'œil de la patronne, voilà l'explication. Elle avait convaincu son mari d'embaucher ce grand blond timide, qui semblait s'en foutre complètement d'être embauché ou pas et qui n'avait aucune référence comme cuistot. Bon, le patron ne prenait pas grand risque, son restau n'était qu'un bouiboui à touristes, panini, salades composées, hamburgers à toute heure. Il avait flairé le gogo en Gabriel : pas regardant sur le salaire ou les horaires, assez paumé pour être manipulable, assez sérieux pour faire son boulot. Ce en quoi il ne se trompait pas.

Entre deux clients, la patronne venait papoter en cuisine avec Gabriel, sans lâcher sa broderie. Elle brodait des flamants roses sur les serviettes du restaurant qui s'appelait « Au Flamant Rose ». Elle était penchée sur son ouvrage et Gabriel sur ses casseroles. Ça aidait aux confidences. Elle racontait les choses les plus intimes avec le plus grand naturel. C'était une manière de drague plus ou moins consciente – un signe du trouble provoqué par le jeune homme –, mais aussi un trait attachant de sa personnalité. Elle répétait : « Pourquoi faire

des secrets ? Tous les gens sont logés à la même enseigne. » Version populaire de l'aphorisme de Montaigne : « Chaque homme porte la forme entière de l'humaine condition. »

Gabriel a tout appris de sa rencontre avec son mari, vingt-trois ans plus tôt. Elle faisait du stop sur une petite route du Luberon. Il l'avait montée dans son Berliet cinq-cylindres, puis montée tout court, une heure plus tard, dans la couchette, à l'arrière de la cabine. Une fille qui écarte les cuisses aussi vite, ça n'est pas grand-chose de rare. C'est ce qu'avait pensé Gérard. Des années plus tard, il n'évoquait pas cette rencontre sans une nuance de reproche à l'égard de sa femme : « T'aurais quand même pu résister un peu avant de t'allonger ! » Il n'a jamais vraiment cru que c'était une première pour elle. Ils se sont brouillés plus d'une fois à ce sujet.

Elle a retrouvé sa colère en le racontant à Gabriel : « Je lui ai dit trente-six fois : puisque tu me prenais pour une putain, pourquoi tu m'as épousée, hein ? C'est que t'aimais les putains, voilà tout, alors viens pas te plaindre ! D'ailleurs, je le sais bien, tu n'avais connu que des filles comme ça ! Tu payais ! Eh bien! moi, je n'ai jamais payé, figure-toi, et je ne me suis jamais fait payer. Quand je m'allongeais, comme tu dis, c'est que j'étais amoureuse. Et c'est ce qui s'est passé avec toi, espèce de connard ! Voilà ce que je lui ai dit. »

Elle a conclu pour Gabriel : « Je suis quelqu'un d'intuitif. J'ai tout de suite compris que cet homme-là était le bon. Pour vous, c'est pareil : au premier coup d'œil, j'ai su que vous étiez un gentil garçon. »

Tout en tournant sa béchamel, Gabriel a fait une demi-courbette assortie d'un demi-sourire. La patronne s'est rapprochée. Elle a dit : « Oh ! ça sent bon ! » Le roux dégageait une légère odeur de biscuit. C'était le moment de verser le lait à petites doses. Elle a attendu que Gabriel relève les yeux de sa casserole pour faire flotter son balconnet :

— Il fait une de ces chaleurs aujourd'hui! Le temps est complètement détraqué.

— Oh ! s'il n'y avait que le temps, Madame !

Catherine a ri un peu trop fort, accrochant une main au bras de Gabriel, comme si elle perdait l'équilibre. Puis elle a gémi :

— S'il vous plaît, Gabriel, ne m'appelez plus Madame. Ça me fait encore plus vieille que je ne suis. Je m'appelle Catherine.

La béchamel ayant la bonne consistance, hop ! Gabriel l'a sortie du feu. Catherine s'est exclamée : « Elle est parfaite ! »

Très vite, les vapeurs de la patronne ont donné le vertige à l'employé. À vingt-huit ans, le corps en demande et Catherine était une femme à la quarantaine épanouie. Pas très jolie du point de vue de Gabriel : les yeux trop petits, le regard sans lumière. Mais tout était chez elle « généreux », comme on dit. N'importe quel homme normalement constitué avait envie de toucher ce qu'elle montrait et ce qu'elle ne montrait pas. Souvent, elle caressait sa poitrine d'un geste machinal mais appliqué, accompagné d'un léger tortillement du buste. Elle aimait son corps et le mouvait avec un plaisir manifeste.

La nuit, elle était la vedette du cinéma intime de Gabriel. Le scénario était toujours le même, mais actualisé avec des éléments de la journée. Catherine portait-elle ce jour-là une robe ou un jean que la séquence était différente. La scène de la béchamel avait été revisitée. Catherine se brûlait en goûtant cette béchamel « parfaite » et de la sauce tombait sur son corsage. Vite, Gabriel mouillait un torchon et essuyait le corsage pour éviter que la tache ne s'imprègne dans le tissu. Catherine se mettait à respirer plus fort, sa poitrine se soulevait et Gabriel s'attardait sur la tache et autour de la tache. Jusqu'à ce que Catherine passe les bras autour de son cou et l'entraîne dans la réserve...

Gabriel donnait sa pleine mesure en situation virtuelle. Dans la réalité, ce jeune homme avait le sexe empoté. Les femmes fragiles aux formes discrètes avaient sa préférence. La grâce d'un cou ou le timbre d'une voix suffisait à le troubler. Il n'accédait à leur sexe qu'après trente-six détours, avec les précautions et l'émotion d'un égyptologue déterrant une sandale de Toutankamon. Bref, il n'était pas de la race des baiseurs et n'en avait jamais rêvé, il n'éprouvait que mépris pour les mecs qui marchent le sexe en proue.

Seulement voilà, il ne s'était pas frotté à une femme depuis plus d'un an. Très exactement depuis le départ d'Anaïs avec son ami Marco. Le monde femelle lui était devenu étranger, inaccessible. Il regardait voler les jupettes, balancer les fessiers, flotter les nénés. Elles se donnaient au premier venu, et

pour lui, pas un regard. C'est quand on est le plus en demande que tout vous est refusé.

Il allait jusqu'à douter de pouvoir remettre ça un jour. Il se sentait craintif comme un puceau. Même chose pour l'amitié, qu'il avait toujours crue plus simple, plus saine que l'amour. Théoriquement, un ami ne veut que votre bien. Pratiquement, il arrive qu'il veuille avant tout le bien de votre nana. Il y a des amitiés tordues, comme il y a des amours tordus. Tout peut être tordu, chez les êtres humains.

Lui-même était tordu : pourquoi avait-il élu comme ami un type pédant, frimeur et frivole qui était tout son contraire ? Quant à cette Anaïs, avec qui il avait tenu six ans, elle s'était révélée infantile et perverse dès la première soirée en tête à tête. Elle tirait son identité du mal qu'elle dispensait autour d'elle, tout spécialement envers ceux qui avaient la faiblesse de l'aimer. Sa vraie nature se cachait derrière un regard océanique et une adorable moue boudeuse. Charmante petite personne. Tu t'en approchais sans méfiance et crack! elle te lacérait le visage des dix ongles.

Il y a des bestioles comme ça, des chiens, des chats qui sont de vraies véroles, y compris avec le maître qui les nourrit. Et bizarrement, il ne s'en sépare pas. Cette vérole fait partie de sa vie, elle est comme son destin. Il lui trouve des excuses : « Tout petit, il a été battu », dit-il de sa saleté de clebs qui gaffe tous les mollets. Gabriel avait mis des mois à chasser Anaïs de sa tête. Il lui arrivait d'emboîter le pas à une femme qui avait la même tresse ou les mêmes jambes dodues. Il s'était souvent fait insulter.

En revanche, à l'égard de Marco, rien, il n'éprouvait rien du tout, même pas de la colère. Celui qui avait été son ami le plus proche pendant dix ans était mort en lui de mort subite. Gabriel s'inquiétait même d'une froideur aussi radicale. Marco aurait pu se jeter à ses pieds, menacer de se suicider, et même se suicider : rien à foutre. Ce n'était pas de la cruauté, Marco avait été réduit à néant, voilà tout. Pulvérisé.

Mais quelle est la nature des sentiments et qu'ont-ils au juste comme racines, s'ils peuvent être balayés de la sorte sans laisser de trace ? Gabriel se posait régulièrement la question. Régulièrement, c'est à dire chaque fois que ça tournait mal. Et ça finit toujours par tourner mal, l'amour, l'amitié et tous les dérivés sentimentaux. Ça s'use, s'épuise, explose ou se délite. Nous avons moins de constance que les petits canards, qui, paraît-il, restent attachés jusqu'à la mort aux personnes et aux objets qui leur sont familiers dans les premiers jours de leur vie.

La boutique était le domaine de la patronne. Elle la gérait avec entrain. Le patron se moquait d'elle : « Madame joue à la marchande ! » Boissons fraîches, boissons chaudes, jouets, bonbons, cartes postales, souvenirs de Camargue, vin des sables, huile d'olive, fleur de sel, riz rouge, tissus provençaux. Elle vendait même des sandales de plage en plastique fluo. Elle avait fabriqué une affichette avec des feutres de couleur : « Attention !!! Soyez prudentS !!! Le SAbLe peut cAcher une vive !!! »

Elle faisait son boniment aux vacanciers : « La vive est un poisson sournois, il s'enfouit dans le sable en laissant dépasser son épine dorsale qui est très-très venimeuse. Sa piqûre provoque une telle douleur qu'on peut tomber dans les pommes. Je parle en connaissance de cause, ça m'est arrivé aux Saintes, pas plus tard que l'année dernière. En une demi-heure, vous avez toute la jambe paralysée. Il faut la tremper dans un bain d'eau chaude ou approcher un briquet de la piqûre, la chaleur détruit le venin. D'aucuns conseillent de faire couler du liquide de batterie dessus. Il paraît que ça soulage tout de suite. C'est bon à savoir. On n'en meurt pas, de cette piqûre-là, heureusement, mais ça gâche une journée de vacances pour toute la famille. C'est quand même dommage. »

En pleine saison, chaque jour, elle écoulait une centaine de paires de sandales. Elle narguait son mari : « Tu peux toujours rigoler, je fais la culbute, moi, sur mes sandales à la con, comme tu dis, elles rapportent plus que ta mécanique. »

Le patron travaillait toute la journée dans le garage attenant. Un bourreau de travail, ce Gérard. Seul mécano entre Arles et les Saintes-Maries-de-la-Mer, il faisait son chiffre avec les touristes. Un jour, il a dit, rigolard :

— Un toutou en carafe, c'est juteux. Il suffit de presser.

Catherine s'est offusquée, en guettant l'approbation de Gabriel :

— Belle conception du commerce !

— Ben quoi ? Est-ce qu'on en prend, nous, des vacances ?

On trime comme des dingues toute l'année.

— C'est toi qui ne veux jamais partir ! Tu passes ta vie dans le cambouis !

Elle a dit à l'intention de Gabriel :

— De temps en temps, j'aimerais bien faire un petit voyage, moi. J'aimerais tellement aller à Venise ! Manger dans un bon restaurant au bord du Grand Canal...

Gérard a ricané :

— Le Grand Canal, je te demande un peu ! T'as le Rhône à deux cents mètres et au restau, tu y es toute l'année. Qu'est-ce que tu demandes de plus ?

Ils ont fini par en rire. Mais Gérard était un type aigri. Il s'en était fait un ulcère. Toute la journée à mâcher des pastilles Rennie. Il se sentait piégé au « Flamant Rose » et regrettait le transport. Ah ! ça, pour le regretter :

— Un jour ici, un jour là. La liberté, mon pote ! L'aventure au quotidien ! C'est pas comme dans ce commerce à la con, pas besoin de faire des courbettes, t'es tout seul avec ton bahut. Tu l'aimes, ton bahut. Tu le bichonnes. Tu lui encanches la bonne vitesse exactement au bon moment, et il la grimpe, la côte, il la grignote, avec ses vingt tonnes au cul. Quand tu pars le soir et que t'as cinq cents bornes à te taper, une nuit blanche en perspective, avec ton paquet de clopes, ton pack de bières et France Inter, putain, t'es heureux, t'as tout ton temps pour réinventer le monde.

Catherine a soupiré :

— Sois un peu honnête, Gégé, t'avais le dos en compote ! T'aurais fini en chaise roulante, les médecins l'ont dit.

— Les médecins, c'est des cons. Ils pensent qu'à jouer au golf ou au bridge.

— Mais oui, c'est ça...

Discussion close. La énième du genre. Catherine s'est adressée à Gabriel :

— Je vois très bien où Monsieur veut en venir : il prétend que je l'ai entraîné ici. C'est vrai que j'ai un peu poussé à la roue, mais qu'est-ce que vous voulez, j'en avais marre, moi, de l'attendre comme une femme de marin. Et puis, je dois l'avouer, je rêvais depuis toujours de tenir un commerce. Le commerce, j'adore ça, je suis d'une nature très ouverte. Si j'avais eu un enfant, j'aurais peut-être raisonné autrement. Malheureusement...

Gérard a pris la mouche :

— Vas-y, raconte toute notre vie !

Il est parti en claquant la porte. Catherine a repris :

— Quel ours mal léché ! Je n'ai rien à cacher, moi. J'ai avorté une fois. Quelle femme n'est pas passée par là ? Mais il a suffi d'une fois pour casser le moule à bébés. La faute à pas-de-chance. Ah ! avec un enfant, tout aurait été différent. Ça change la vie, un enfant. Il aurait votre âge, aujourd'hui. Il ferait peut-être de la mécanique avec son père, à la place de Djamel. Ah ! ce Djamel !

Djamel était la bête noire de Catherine. Pas du tout parce qu'il était arabe, non, elle n'avait rien contre les Arabes. Elle avait même eu, dans sa jeunesse, un petit ami qui s'appe-

lait Samir, alors vous voyez. Mais reconnaisez une chose : quand il y a des problèmes dans les cités, les voitures brûlées, les viols, tout ça, c'est comme par hasard des Arabes. Ils ne sont pas chez eux et ils se croient tout permis, tout leur est dû, les allocs, la sécu, le chômage, ils profitent de tout, et qui est-ce qui paye au bout du compte ?

Le « Flamant Rose » avait été cambriolé trois fois à la voiture-bélier. Ça fait plaisir quand on débarque le matin et qu'on trouve la vitrine par terre, la boutique dévastée, tout sens dessus dessous. Selon la police, les coupables venaient de Barriol, une cité d'Arles qui craint et qui ne craint rien, même pas la police. C'est la police qui la craint. Alors Gérard a mené sa petite enquête. Il venait des Quartiers Nord de Marseille, les loubards, ça ne l'impressionnait pas. C'était son ancienne famille. D'ailleurs...

Catherine s'est penchée vers Gabriel, parlant plus bas, comme si on risquait de l'entendre :

— Son casier est redevenu vierge, mais il ne l'a pas toujours été. Une erreur de jeunesse, il avait une vingtaine d'années. M'enfin, il en a quand même pris pour cinq ans. Il avait fait un braquage. C'est tout ce que je sais. Il est sorti au bout de quatre ans. Il était en conditionnelle, quand je l'ai rencontré.

Gérard a repéré ce Djamel, qui jouait au petit caïd à Barriol, et il l'a embauché. Il lui a mis le marché en main : je t'apprends la mécanique, mon gars, je te paye, je te nourris, je te loge, mais à la moindre emmerde avec tes potes, tu prends

mon pied au cul, OK ? C'est un langage qu'ils comprennent, ces petits voyous. Il faut voir comme il file doux devant Gérard, le Djamel. Gérard est son dieu. La société manque de gérards pour mettre un peu d'ordre dans les banlieues.

Djamel logeait dans une caravane des années soixante, au fond du parking. C'était gentiment aménagé. Il ne manquait de rien et il servait de gardien de nuit. Catherine avait conclu : « Depuis ce jour-là, touchons du bois, aucun problème. »

Gabriel s'était pris d'affection pour Djamel. C'était un gosse vif, insolent, un peu agité, il est vrai, du genre à bousculer les meubles, mais au moins on savait toujours ce qu'il pensait. Quand Gérard l'avait installé dans la caravane, il aurait pu mal le prendre, c'était son domaine. Eh bien ! pas du tout, il avait dit : « T'es vieux, toi, prends la couchette du fond, elle est moins dure. Mais je te préviens, si tu ronfles, je te fous la tête au carré. »

La cohabitation n'était pas toujours simple. Les nanas de Djamel n'étaient pas virtuelles. Il ramenait régulièrement du gibier sur son piaggio. Gabriel était prié d'aller faire un tour en fumant une clope. Mettons deux clopes. C'était vite fait, avec Djamel. Il le justifiait :

— Après le repas, on débarrasse !

Gabriel le charriaît :

— Quand on est amoureux, on traîne à table. Tu n'as jamais été amoureux ?

— Je le suis tous les jours !

— C'est bien ce que je disais.

— Cause toujours, toi, tu mets jamais le couvert ! Qu'est-ce t'attends pour te faire la patronne, elle demande que ça ? Moi, je lui filerais bien un petit coup, mais je te la laisse.

— Et le patron ?

— Ben... je lui laisse aussi...

Il a ri en se tapant sur les cuisses.

Un soir, la vieille caravane cahotait en grinçant. Gabriel a reconnu le vélo de Sandrine. Elle venait d'être embauchée au « Flamant Rose » comme bonne à tout faire. Trois jours avaient suffi à Djamel pour l'emballer. Mais Sandrine était une pauvrette qui n'avait pas le respect d'elle-même, Gabriel l'avait tout de suite senti. Un regard neutre, une pointe de dégoût aux lèvres. Le genre à se donner à qui la prenait.

En sortant de la caravane, elle a marqué un temps d'arrêt à la vue de Gabriel. Elle a enfourché son vélo et, d'un seul coup de pédale, elle a roulé jusqu'à lui pour l'embrasser. Sur les trois joues, c'était la coutume ici. Il ne connaissait rien de cette gamine de seize ans. Il ne la trouvait ni très jolie ni très alléchante. Sa honte d'elle-même l'empêchait de mettre ses charmes en valeur. Il avait pourtant eu envie de la serrer dans ses bras.

En elle, il voyait sa mère au même âge, bonniche au château. Il fallait nourrir les quatre frères et sœurs, avec un père qui claquait sa paye d'homme de peine en « boisson ». C'était

une cosette exploitée et sadisée par sa vraie mère, une femme sans lèvres aux paupières tombantes. Par chance, le fils aîné du châtelain se prit d'amour pour la pauvrette. Gabriel était le fils de Cendrillon...

Depuis une semaine, les camions barraient les routes pour protester contre le prix du carburant. C'était la faute aux Chinois, qui avaient lâché le vélo pour la bagnole, et aux émirs de l'OPEP qui profitaient de la hausse de la demande pour s'en mettre plein les coffres et financer le terrorisme. C'est ce que serinaient les messes medias en direct de la France d'en haut, cachant au populo les profits exorbitants de Total et C^{ie}.

Les camionneurs menaçaient de bloquer la capitale. Ils levaient le poing à la télé : « Nous menons une vie d'esclaves, nous irons jusqu'au bout ! » Gérard suivait les événements à chaque JT. Il parlait tout seul : « Bravo les gars ! Tenez bon ! » Il s'énervait contre le poste qui avait des absences d'image ou de son. Il s'est mis à taper dessus. Catherine s'est gaussée, sans lever les yeux de sa broderie : « Heureusement que tu ne répares pas tes bagnoles comme ça ! »

Gérard l'a mal pris. Le ton est monté, parce que Catherine commençait à en avoir assez de ces gros cons de routiers qui entraînaient le commerce. Gérard a envoyé valdinguer sa bro-

derie et l'a traitée de « connasse bornée ». Djamel rigolait. Gérard l'a bousculé :

— Qu'est-ce t'as à rigoler, toi, p'tit con ?

— Je rigole pas, Patron.

— Allez, bouge ton cul ! Faut qu'on finisse l'embrayage de la punto !

Catherine pleurnichait en reniflant : « Il m'a traitée de connasse bornée ! » Gabriel s'était rapproché, compatissant, embarrassé. Elle s'est blottie contre lui. Il respirait la chimie de sa permanente. Il sentait ses seins tressauter sous les sangles. Il a resserré son étreinte, sans pouvoir empêcher sa main de descendre. Catherine l'a entraîné vers les toilettes proches. Il n'était que tension et brûlure. Il a plaqué la femme contre le carrelage du mur et engagé une main entre ses cuisses. Alors, elle s'est échappée. Le blount a rabattu la porte en claquant.

Gabriel ne lui en voulait pas. C'était aussi bien comme ça. Coucher avec la patronne est une source d'emmerdements, surtout avec un patron comme Gérard : râblé, noueux, hargneux, il pouvait tuer, ça se sentait.

Et, au fond, ça lui suffisait qu'elle s'intéresse à lui. Ça le remettait en selle. Sa vie allait repartir. Déjà, il avait posé ses valises après six mois flottants, fantomatiques, dont il se souvenait vaguement. Où était-il allé ? Ici et là. Qu'avait-il fait ? Rien ou presque. Il bougeait. Arrivé quelque part, l'angoisse le poussait à repartir. Il ne s'apaisait qu'en allant autre part. Pourquoi s'était-il arrêté dans ce trou à moustiques ? Parce

que c'était le bout du monde et que tous les chemins s'arrêtaient là. Ou parce que c'était le bout de lui-même. Trop de fatigue. Ça ne vaut pas le coup. Achevez-moi, qu'on en finisse. Mais Gabriel n'était pas mort. Il bandait encore. Il banda mieux que jamais le soir, en se rejouant la scène de l'après-midi. Allez, on reprend au moment où il passe une main dans les coulisses...

Les jours suivants, Catherine n'a pas décollé le nez de sa broderie. Quand elle n'avait pu éviter le regard de Gabriel, elle lui servait un sourire constipé, auquel il répondait par un sourire constipé. Ça ne pouvait pas durer. Par chance, Gérard partait pour deux jours. Il ne ratait pas un match de l'O.M., et cette fois les Marseillais affrontaient le Real Madrid sur le terrain de l'adversaire. Ils avaient besoin de soutien. Catherine a dit à Gabriel :

— Après ce qui s'est passé, il faut qu'on parle. Je préfère qu'on aille à la maison, parce qu'ici, avec Djamel, il faut se méfier, c'est le genre à laisser traîner les oreilles.

Le soir venu, elle a emmené Gabriel dans la fourgonnette Ford marquée :

Au FLAMAnt roSe
Chez Catherine & Gérard
Une étape en Camargue

En route pour l'Étang du Vaccarès, où les patrons avaient fait construire. Catherine conduisait en silence, raidement,

regardant droit devant elle, comme si la conduite l'imposait. Ses seins effleuraient le volant. Sa jupe, trop courte, s'obstinaît à remonter à mi-cuisses. Elle la rajustait d'un geste machinal. Les femmes ont de jolis gestes machinaux, pour relever une mèche, replacer leur soutien-gorge. C'est ce qu'a pensé Gabriel.

Il y avait des feux dans les rizières fraîchement moissonnées, en bordure de l'étang. Ils étaient torturés par le vent. Parfois, ils s'étouffaient, on les croyait terrassés, mourants, mais ils repartaient en conquérants. Gabriel était ému par les flammes sur le ciel indigo, la terre brûlée, l'eau éblouissante. Il a demandé à Catherine d'arrêter la voiture. Il en est descendu, hypnotisé par la beauté du monde. Catherine l'a rejoint et crocheté, en camarade. Elle a dit : « Vous êtes un garçon très sensible, c'est ce qui me plaît en vous. » Ils se sont souri. Elle a resserré son étreinte sur le bras de Gabriel.

Une muraille de roseaux séparait le pavillon de l'étang et arrêtait le regard : on se sentait prisonnier, derrière les fenêtres aveugles. C'était une maison trop neuve et mal habitée, avec des plâtres nus, des ampoules sans abat-jour. Catherine s'en est excusée : « Vous savez ce que c'est, dans le commerce. » Le fantôme du patron rôdait. Une paire de bottes crottées. Une veste en skaï noir à col de velours élimé. Des mégots de gauloises dans le cendrier Heineken. On entendait presque sa toux de fumeur. C'était troublant. Gabriel se tenait assis du bout des fesses sur le canapé Conforama. Corps étranger.

Catherine sortait toutes ses bouteilles d'un bar qui avait l'allure d'un bar public, sans public ni barman, mais luxueux, avec un comptoir en acajou bordé d'une rampe en cuivre, des tabourets style Nouille hauts sur pattes et des vitrines multicolores aux reflets irisés. Cette connerie devait être hors de prix et servir une fois par an. C'est fou ce que les commerçants arrivent à fourguer. Et il faut quelqu'un qui ait l'idée que ce genre de truc peut intéresser assez de gens pour en finaliser la conception, lancer la fabrication, organiser la commercialisation. Tout un travail. Ça suppose une connaissance approfondie de l'âme humaine : de l'étendue de sa connerie. Ou bien une confiance aveugle dans le pouvoir des techniques commerciales. Ce qui revient au même.

Telles étaient les pensées incongrues de Gabriel. Il redoutait le moment où Catherine allait l'entreprendre – car il sentait bien qu'il n'y couperait pas, il le sentait sans y croire et en l'espérant. Il aimait ça, tangenter, que ça ne tienne qu'à un fil. On jouit du possible, sans les désagréments du réel. Une forme de perfection, mais instable, risquée. La preuve, ce soir : il était bel et bien coincé, dans une maison aveugle, en plein milieu de marécages bourdonnants de moustiques.

Au fond, ce risque le grisait. Tenir une femme nue dans ses bras remontait à tellement loin qu'il en était curieux comme d'une chose inconnue. Et avec cette femme bien plantée, ce serait une expérience nouvelle. Une femme qui sait ce qu'elle veut, comment elle le veut, et qui connaît les hommes, leurs points sensibles, leurs faiblesses, leurs petites manies. Ça le

changerait des jeunettes plus ou moins frigides auxquelles il était abonné. C'était triste, avec elles. Approximatif et incomplet. Il n'était pas sûr de les faire jouir et quand lui jouissait, elles le regardaient avec un air de reproche, si ce n'est un air dégoûté.

Il s'est envoyé une bonne gorgée de vodka glacée. Catherine l'a rejoint sur le canapé – à une distance respectable. Elle s'était servi un plein verre de whisky. Elle a dit :

— Oh la la ! j'ai forcé la dose !

L'alcool l'a fait grimacer, mais lui a donné la force de parler :

— N'allez surtout pas croire des choses, mon petit Gabriel... Je ne me reconnaiss pas moi-même... Je ne suis pas une femme légère. J'ai trompé mon mari deux ou trois fois, je l'avoue, quand il faisait la route, je restais toute seule des semaines entières, alors vous pensez... Surtout quand on est jeune... Lui-même n'a pas dû se priver. Mais ce n'était pas dans ma nature. J'avais trop souffert des crises à la maison, avec une mère qui était une vraie coureuse. Un jour, mon père l'a surprise à la cave, avec le livreur de charbon. Ils se sont battus à coups de boulets, c'était l'enfer... Et puis, avec Gérard, je dois le reconnaître, j'avais mon compte. Quand j'entendais le moteur du camion, je savais qu'on allait passer un sacré bon moment. Il se rattrapait pour toute la semaine. Même après dix ans de mariage, ça nous arrivait de rester un week-end entier au lit... Jusqu'au jour où on a pris le Flamant Rose. Alors, là, il s'est passé quelque chose! Qu'est-ce qui

s'est passé ? Je n'en sais rien, je crois qu'il m'en a voulu de l'avoir entraîné dans cette galère. Je crois que c'est ça. En tout cas, je n'ai plus eu le droit au gros câlin que le dimanche, comme la brioche quand j'étais gamine. Puis, le dimanche, il a trouvé autre chose à faire, il s'est mis à chasser. Tous les dimanches, il les passe avec une bande de poivrots, à tuer de pauvres bêtes qui ne leur ont rien fait ! En plus, il revient toujours bredouille. Il tire comme un pied, il raterait un éléphant dans un couloir.

Gabriel l'a resservie en whisky. Elle a relevé le goulot :

— Oh ! Non, non ! Je suis pompette. J'ai envie de rigoler. (Elle a rigolé.) Maintenant, avec Gérard, on dort à l'Hôtel du Cul Tourné.

Elle a eu un autre rire, nerveux, puis elle a murmuré :

— C'est triste... Parfois, il me prend dans la nuit, à la va-vite. Ça fait du bien sur le coup, mais le lendemain, on préfère oublier... Je me demande s'il n'a pas une maîtresse. J'en suis même presque sûre. Il part des journées entières pour aller chercher des pièces à la casse et il revient sans rien...

Gabriel a dit enfin :

— Il faut parler avec lui, Catherine.

Elle a haussé les épaules.

— Vous le connaissez, ce n'est pas le genre causant.

— Vous allez finir par le détester.

— Ça, c'est vrai, par moments, je le giflerais ! C'est dur, de ne plus être désirée par son homme. Et, on a beau dire, le corps réclame son dû... Bon, d'accord, on peut vivre sans ça,

comme les curés et les bonnes sœurs, mais c'est tellement bon. Est-ce que vous connaissez autre chose d'aussi bon, dans la vie ?

Gabriel s'est mis à rire à son tour. Il découvrait une vraie fraîcheur chez cette femme. Elle a insisté :

— Moi, j'adore ça, faire l'amour. Est-ce que c'est mal ? Je ne le ressens pas du tout comme ça. On a un corps qui nous donne du plaisir. Si on n'en profite pas, c'est complètement perdu, ça ne profite même pas à quelqu'un d'autre, c'est du pur gâchis. Vous n'êtes pas d'accord avec moi, Gabriel ?

Gabriel a passé un bras autour de ses épaules. Aussitôt, elle a tendu ses lèvres. Il a pensé : « Ça y est, c'est parti. » Il a fermé les yeux, prêt pour l'aventure. Une aventure bien vulgaire, une commune affaire d'organes que les êtres humains nappent d'une sauce de souvenirs, de craintes et d'espoirs. Ce sont les animaux les plus compliqués de la Création, mais, comme tous les autres, ils disparaissent un jour sans laisser de traces.

Gabriel était « l'amant » de cette femme qui allait et venait en peignoir moulant pour préparer le café, elle était sa « maîtresse ». Ces deux mots ne faisaient pas partie de son vocabulaire courant. Ils évoquaient un rapport sexuel dédramatisé, de l'ordre de la camaraderie, un échange de bons services qui lui était étranger : son sexe avait toujours eu besoin de la fanfare de l'amour. Catherine avait changé la donne. S'étant comportée en vraie « maîtresse », connaissant son affaire et

soucieuse du bien-être des deux partenaires, elle avait fait de Gabriel un vrai « amant ». Une bonne amoureuse, comme il y a de bonnes cuisinières. La nuit avait été gastronomique.

Pour le retour au « Flamant rose », elle lui a confié le volant de la fourgonnette, laissant aller la tête sur son épaule : « Je me sens en sécurité avec toi. Sur ces petites routes, Gérard roule comme un dingue. Pauvre Gérard, il a toujours hâte d'être ailleurs. »

Pauvre Gérard, il était sorti de l'histoire. Gabriel était l'amant de la patronne et le patron de la fourgonnette. C'était trop d'honneur. Il se sentait dépossédé de lui-même et exposé à tous les dangers. Mais Catherine l'avait désincarcéré, rebranché avec les femmes, toutes les femmes.

Gérard est revenu de Madrid en fin de matinée. Il a tout de suite enfilé sa cotte de travail. Catherine a soufflé à Gabriel : « Sans sa combinaison, il se sent tout nu ! » Puis elle a toisé son mari : « Alors, elles étaient belles, les Espagnoles ? »

Aucune gêne chez elle, aucun signe de culpabilité. Elle se sentait parfaitement dans son droit. Elle rayonnait. Le monde lui appartenait. Son corps, trop longtemps délaissé, était revenu sur le devant de la scène. Elle portait sa belle poitrine comme un trophée. De plus, il y avait affluence sur la D570. Les barrages sur la Languedocienne avaient dévié les automobilistes par Aigues-Mortes et la route des Saintes. Quarante couverts le midi. Une recette inespérée. Elle a lancé à Gabriel : « Un bonheur ne vient jamais seul ! »

Gabriel, en revanche, était mal à l'aise. Dès que Gérard apparaissait, il se concentrait sur ses fourneaux. Honteux, mais surtout inquiet. S'il avait laissé une trace de son passage dans le lit du patron, il passerait un sale quart d'heure avec ce beauf macho venu des Quartiers Nord. Gabriel avait de la force morale, mais peu de courage physique, il n'était pas sûr de son corps. Ni pour le pire ni pour le meilleur. Il était mal marié avec lui. Ce corps l'avait surpris la nuit passée et continuait à le surprendre : rien qu'à voir Catherine déambuler dans le restaurant, il était pris au ventre.

Elle est venue le trouver derrière le bar. Après un gros soupir, elle a dit : « Comme c'est loin dimanche ! » Elle a posé une main sur la sienne. Il l'a vite retirée, avec un rapide regard autour de lui. Djamel entrait à l'instant, il avait besoin de monnaie pour les pompes, et d'où elle se trouvait dans la cuisine, Sandrine pouvait avoir vu quelque chose. Gabriel a murmuré : « C'est loin mais il y aura de la brioche... »

La simple proximité de Catherine l'électrisait. Il est parti aider Sandrine à l'épluchure des légumes. Elle avait les mains gercées. Son index portait une poupée sale, effilochée. Elle évitait de s'en servir. Gabriel a dit :

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— Oh ! c'est rien.

— Ça te fait mal ?

Elle a haussé les épaules. Gabriel est allé chercher la trousse à pharmacie. Sous le pansement de fortune, le doigt était rouge, enflé, ultra-sensible. Sûrement un panaris en for-

mation. Il fallait qu'elle voie le médecin. Elle a encore haussé les épaules. Gabriel a désinfecté le doigt à l'Hexadryl, mais les antibiotiques s'imposaient.

Cette jeune fille était pure. Elle avait un trésor caché et l'ignorait. Elle se tenait voûtée et laissait pendre des cheveux pisseux, fourchus. Gabriel refaisait son pansement :

— Tu devrais t'arranger un peu. Si tu te coupais les cheveux, le bel ovale de ton visage serait mis en valeur. Ce sont tes cheveux qui te donnent cet air triste.

Elle s'est renfrognée, comme si elle lui en voulait de lui donner de faux espoirs. Il a sorti deux billets de vingt euros :

— Je t'offre le coiffeur. Un petit cadeau entre collègues.

Elle a fait non de la tête. Il a fait oui de la tête. Elle a esquissé un sourire. Il lui a fourré les billets dans la poche de sa blouse.

Gabriel téléphonait au médecin. Catherine a dit :

— Tu n'aurais pas un peu le béguin pour cette petite ?

— Non. Ma mère était une pauvrette comme elle. Bonniche à dix ans. Une cosette. Battue, mal aimée. J'y pense souvent.

Catherine a dit :

— Tu n'es pas un mec ordinaire !

— Pourquoi ?

— Tu es trop humain !

Gabriel a arrêté son geste : elle s'apprêtait à lui caresser la joue.

Le conflit des routiers s'éternisait et tournait mal. Accusés de casser les prix, des Roumains s'étaient fait incendier leur camion sur l'Autoroute du Soleil. Un automobiliste s'était tué en forçant un barrage. Le ministre avait sorti les CRS et les bulldozers. En riposte, les grévistes avaient bloqué les stocks de carburant. C'était le défilé aux pompes. Puis l'essence a été rationnée. En quelques jours, les pompes étaient vides, comme en 73, lors du premier choc pétrolier.

Djamel a accroché une pancarte : « pLuS de cArburr- rAnt ». Gabriel a ri : « Tu ne manques pas d'air, toi ! » Sans se donner la peine de lui expliquer. À chaque voiture qui s'arrêtait, le Reubeu commentait en versifiant. Du genre : « Tu l'as dans les ovaires, mémère. » Ou bien : « Va te faire voir, pisse dans le réservoir. » Il s'en tapait sur les cuisses. Le patron l'a alpagué :

— T'as pas quelque chose de plus intelligent à faire ?
Mets-toi sur la Ford. Passe le châssis au minium.

Le « Flamant Rose » était désert. Catherine errait dans le restaurant. Même plus le cœur à broder. Elle en avait sa

claque, de ces flamants rose bonbon idiots. À part quand elles volent, elles sont moches, ces bestioles. Elles ont les yeux vitreux, caoutchouteux. Elle n'aimerait pas se réincarner en flamant rose. Mais elle se verrait très bien en chatte. En chatte sur un toit brûlant. Elle n'avait jamais vu la pièce ni le film, mais le titre lui parlait. Est-ce que Gabriel monterait avec elle sur le toit brûlant? Désœuvrée, elle ne pensait qu'à ça. Tout comme Gabriel.

Ils avaient mangé de la brioche deux dimanches de suite. Le dernier avait failli mal tourner. Ils ne s'étaient pas méfiés de l'orage qui avait éclaté brusquement, comme souvent dans la région, en cette saison. Ils étaient dans le lit conjugal quand ils avaient entendu la porte d'entrée. Gabriel avait enjambé la fenêtre, les vêtements sous le bras. Du vaudeville, mais pas franchement comique pour Gabriel qui s'était payé ce jour-là huit kilomètres à pied sous la pluie. Djamel était déjà rentré à la caravane. Il avait fait :

— Tu prends ta douche tout habillé maintenant ?

— Je suis allé faire un tour. J'ai été surpris par l'orage.

— T'es allé faire un tour au Vaccarès ?

— Pourquoi au Vaccarès ?

Djamel avait pris un air plein de sous-entendus :

— Moi, à ta place, je ferais gaffe... Même Sandrine, elle a remarqué.

Finaud, le petit Beur. Toujours sur le qui-vive. Neurones en alerte. Si les gros cochons ne le mangeaient pas, on ferait

quelque chose de lui. Pour la première fois, ils avaient parlé en copains. Djamel était en train de virer sa cuti. Il avait découvert avec Sandrine qu'un peu de sentiment ne gâtait pas la baise. Depuis quinze jours, il était même fidèle. Un signe inquiétant de vieillissement ! Gabriel a compris que son histoire avec Catherine le vengeait des petites humiliations au quotidien que lui infligeait le patron. Il n'avait pas pour Gérard l'admiration que Catherine lui prêtait. Que ce gros con de facho soit cocu, ça le mettait en joie. Il s'en était tapé sur les cuisses, comme à son habitude.

Sandrine était arrivée en fin d'après-midi à la caravane. Ô miracle ! elle s'était fait couper les cheveux tout court avec un accroche-cœur tenu par une barrette rouge. Métamorphosée. Par le changement de look et par la dignité qu'elle en tirait. Aux exclamations des deux garçons, ses joues avaient rosi, elle avait ri dans son menton, puis joyeusement embrassé Gabriel sur les trois joues. Djamel avait dit : « Tu caches bien ton jeu, mon salaud ! Tu sais y faire avec les meufs ! »

Gabriel avait préparé trois pizzas. Ils avaient toute la salle de restaurant pour eux et deux bonnes bouteilles offertes par la direction.

Les amants ont fini par trouver une combine. Tous les ans à la même époque, la cheville gauche se rappelait à Catherine. De la goutte. Une « maladie de vieille » dont elle avait honte. Cette année, c'était pire que jamais – ainsi en avait-elle décidé. Impossible de conduire la voiture pour aller faire les

courses à Arles. Elle boîtait à faire peine dès que Gérard était dans les parages. C'est lui-même qui l'a proposé : Gabriel n'avait rien à foutre dans sa cuisine, il pouvait se rendre utile et justifier son salaire en faisant le chauffeur de Madame.

Au premier voyage, après le premier virage, ils ont exulté comme deux gamins qui ont roulé le maître d'école. Ils ont vite repéré un chemin de terre conduisant à une station de pompage sur le Rhône. Un endroit rarement fréquenté, dans des buissons épais au bord du Rhône. C'était idéal. Moins confortable que le pavillon du dimanche, mais il y avait de la brioche. Ils se prenaient à l'aller et, parfois, au retour.

Un mobil-home luxueux de la plus grosse espèce se rangeait devant la vitrine, bouchant la vue. Catherine a dit : « Non mais, regardez-moi ça ! Faut pas se gêner ! » Au chauffeur, elle a fait non-non de l'index derrière la vitrine. Mais il avait déjà sauté de sa cabine. Il poussait la porte d'entrée. Un soixantenaire de deux mètres, joufflu, lippu, en short blanc bien repassé. Il s'est arc-bouté sur la caisse de la patronne :

— Juste un petit renseignement, Catherine.

— On se connaît ?

— Et comment, qu'on se connaît ! Votre mari s'appelle bien Gérard ?

— Oui...

— Et il a très bon goût en matière de femmes...

Il guettait l'approbation de Gabriel. En vain. Catherine a poussé un cri rieur :

— Ah ! Suis-je bête, c'est marqué sur l'enseigne !

— Je vous ai bien eue, hein, Catherine !

— On peut dire que vous êtes observateur, vous. C'est écrit en tout petit.

Il a levé un doigt sentencieux :

— Rien n'échappe au grand Raymond. J'ai fait toute ma carrière comme professeur, mais j'aurais été un bon flic, je le confesse.

— Professeur dans quelle matière, Monsieur ?

— Technologie.

— Oh ! C'est scientifique, ça !

— Ma femme enseignait les travaux manuels aux jeunes filles : cuisine, couture, repassage.

— Une bonne chose qui se perd, malheureusement !

Il avait un problème de carburant, comme tout le monde. Militant depuis quarante ans au syndicat et au Parti, il était le premier à dire : les camionneurs ont raison de défendre leur beefsteak, mais là, ils dépassaient les bornes, ils se laissaient mener par les gauchistes. Quand vous pensez qu'une poignée d'excités suffit à bloquer tout un pays... Catherine a fait : « A qui le dites-vous ! »

Remarquez, lui, il s'en foutait. Il était en retraite et en vacances. Doublement en vacances. Libre comme l'air. Un homme mobile. Ou si vous préférez : un mobile homme. Il a ri le premier d'une blague qu'il devait servir dix fois par jour. Si ça ne tenait qu'à lui, il vivrait toute l'année dans sa maison roulante. Mais vous savez ce que c'est, les femmes aiment leur petit intérieur. Sa Marie-Luce avait hâte de retrouver leur

coquet appartement de Valenciennes.

Il avait une grande faveur à demander aux tenanciers du « Flamant Rose ». Craignant la panne sèche en rase campagne, il préférait attendre le retour du camion-citerne sur leur parking, si ça ne dérangeait pas.

Le mobile homme a garé son mobil home juste à côté de la caravane. Sur une plage déserte, il y a toujours un connard qui vient vous planter son parasol sous le nez et qui écoute NRJ à fond. Ils ont déroulé des auvents, déplié des tables, des guéridons, des fauteuils. Ils ont sorti des lampadaires, une télé, un butagaz, une cocotte-minute, un robot Marie. Tout juste s'ils n'ont pas mis une clôture, avec une pancarte marquée « Défense d'entrer ».

Marie-Luce était une femme sèche, grise, parfumée à l'eau de Javel. Elle avait dans les yeux une lueur méchante, comme si vous veniez de lui faire une crasse. Raymond filait doux devant elle. Il l'appelait Lulu, elle l'appelait Monmon. Dès cinq heures de l'après-midi, il a épluché les légumes pour la soupe du soir. Au premier sifflet de la cocotte-minute, ils ont entamé une partie de scrabble. Monmon avait l'air de s'emmerder sérieux. Lulu le houssillait : « Sois un peu au jeu, Monmon. » Il casait trois lettres et regardait autour de lui d'un air malheureux.

Gabriel a compris pourquoi dès le premier soir. C'était l'appel du pastis. Ou plutôt du Ricard. Paul Ricard étant coco, son pastis était le meilleur. Raymond s'est pointé au bar, tout agité : un Ricard vite fait, et bien noyé, sinon la direction va

le sentir. Il se l'est envoyé d'une traite et est reparti en suçant un bonbon à l'anis.

Djamel les a tout de suite pris en grippe. Il roulait ses joints sous leur nez, écoutait du rap à fond, démarrait le piaggio au ras de leur salon d'été. Poussé par sa harpie, Monmon a fait son sévère :

— Ça suffit comme ça, mon garçon! La vie en société ne va pas sans le respect des autres.

— Alors casse-toi. C'est chez moi, ici.

— Nous nous sommes installés avec l'accord des propriétaires !

Marie-Luce y a mis son grain de sel :

— Nous sommes clients. Nous consommons au restaurant.

Djamel a rigolassé :

— Vous êtes des cons... sommateurs !

Ça s'est affolé un peu dans le corps professoral. Raymond a toisé Djamel :

— Si je ne me retenais pas, je te flanquerais une bonne raclée.

— Essaye, pour voir !

Raymond a émis un pouh qui se voulait méprisant et s'est lamenté :

— Tu nous pousses à être racistes !

— Y a pas besoin de te pousser beaucoup, toi !

— Si tu étais français, ce serait exactement la même chose.

— Je le suis, français !

— Oui, enfin... tu vis en France. Ne jouons pas sur les mots.

— Je suis français et je te pisse à la raie !

Atteint au-dessous de la ceinture, notre militant lutte-de-classes est allé se plaindre au patronat. On n'arrête pas le progrès, au PC. Djamel s'en est mangé une. Il avait du cambouis sur la joue. Il a dit à Gabriel, les dents serrées :

— Je vais le crever, le prof.

— Contente-toi de crever ses pneus.

Gabriel venait de lui donner une riche idée.

Ça faisait quatre jours que Raymond traînait dans leurs pattes du matin au soir. Il prétendait apprendre à Gabriel à battre l'omelette, rectifiait un point de broderie sur l'ouvrage de Catherine, donnait son avis à Gérard sur le réglage d'un moteur. Bref, il emmerdait tout le monde, à ramener sa science. Des clients le prenaient pour le patron. Il les installait à table, notait la commande et donnait des ordres.

Gérard a été le premier à craquer. Il l'a viré du garage en gueulant : « Interdit au public ! » Le grand Raymond s'est retrouvé tout ballot. Mais il s'est vite repris. Il est venu dire à Catherine, en confidence :

— Il faut absolument que Gégé voie un stomatologue. Son ulcère lui tape sur le caractère.

Gabriel a dit, d'un ton dégagé :

— Un stomatologue, ça ne soigne pas l'estomac. « Stomato » veut dire « bouche » en grec. Il ne faut pas confondre avec le latin « stomachus ».

On a vu Grand Raymond bomber le torse, devenir rouge, puis lever un doigt professoral, en tonnant :

— Je sais ce que je dis, jeune homme ! J'étais professeur !

Catherine en a conclu : « C'est vrai qu'il est un peu con, le professeur. »

Con et collant. Gabriel et Catherine allaient partir pour Arles, quand il a dit :

— Tiens, je vous accompagne, je ne connais pas Arles. Tu viens, ma Lulu ?

Les deux amants faisaient grise mine :

— Nous ne faisons que l'aller-retour.

— Qu'à cela ne tienne, ça nous détendra, hein, ma Lulu ?

À Géant Casino, ils ont essayé de les semer. Mais le couple les attendait à la voiture, sur le parking. Raymond a dit : « On a failli se perdre ! » Il a parlé tout seul pendant le retour. Quand ils sont passés devant la pancarte « StAtion de pompAge du Rhône, entrée interdite », Gabriel et Catherine se sont regardés. Elle s'est caressé les seins, discrètement. Il a fermé les yeux, un instant. On devrait avoir le droit de tuer quand quelqu'un vous fait trop chier.

Le matin du cinquième jour, le professeur s'est réveillé à plat. Des quatre roues. Et pas seulement dégonflé : les pneus étaient fichus, avec des entailles grandes comme ça. Il est venu directement à la caravane, furax. Gabriel était en train de se raser. Djamel ? Il n'avait pas dormi ici. Raymond était agité de tremblements à la Parkinson. C'était de son âge. Il a dit à Gabriel : « Venez voir le travail. » En voyant le travail,

Gabriel n'a pas pu s'empêcher de pouffer de rire. Raymond s'est pris de la mousse à raser dans l'œil.

Djamel a nié, la main sur le cœur, en coulant des regards inquiets vers Gérard. C'était l'anniversaire de Saada, sa frangine. Ma parole, il avait dormi chez ses vieux, y avait qu'à leur demander. Pourquoi c'est toujours les Arabes qu'on accuse, merde ? Mais Gérard ne cherchait pas à l'enfoncer. Au contraire, il a expliqué à Raymond :

— Vous savez, y a de la racaille qui rôde, dans le quartier. Avant que Djamel loge dans la caravane, on a été cambriolés trois fois.

Raymond a fait, plein de sous-entendus :

— Comme par hasard...

Gérard a froncé les sourcils. Il en avait plein le cul, de ce type. Ça se sentait. Il a coupé court :

— Bon, on va pas y passer la journée !

Raymond s'est retiré sans un mot de plus. Gérard a flanqué une tape amicale à Djamel.

— Allez, crache le morceau, maintenant !

— Ah ! Je vous promets, patron, c'est pas moi, patron !

— T'as payé qui ?

Djamel a hésité. Il a reculé d'un pas.

— J'ai pas payé... J'allais quand même pas payer mon frère !

Grosse rigolade.

Ça coûte bonbon, un pneu de mobil home. Raymond en a été pour 600 euros. Gérard a dit à Catherine : « C'est toujours ça de rentré. »

Le soleil était bas, quand Catherine et son chauffeur sont rentrés d'Arles, ce jour-là. Ils s'étaient un peu attardés à la station de pompage. Pompé, Gabriel s'est installé en terrasse, comme un client, devant une mousse bien fraîche. Raymond est venu le coller, pour lui raconter son service militaire dans la 10^e DP, l'unité de paras spécialisée dans le nettoyage pendant la Bataille d'Alger. Des souvenirs qu'il affichait comme héroïques. Cinquante ans après, il n'avait pas percuté que le PC avait retourné sa veste. Il avait l'esprit lent, Raymond. On l'enterrerait avec la carte du Parti. Trop jeune pour être au fait de la question algérienne, Gabriel n'avait pas d'argument pour lui rabattre son clapet.

Une grosse BM immatriculée 75 a pilé devant les pompes. Un énergumène en costume trois-pièces, chapeauté Tetson, s'en est éjecté. Il a shooté dans la pancarte « pAS de cArburrrAnt », en insultant gravement les pompistes, les routiers et leur mère. Pendant qu'il y était, il a traité sa passagère de « poufiasse vérolée ». Il y avait sûrement un problème entre

eux. La fille est sortie de la voiture en criant : « Va te faire enculer, pédé. » Le pédé a fait un démarrage de pôle position, majeur dressé à la fenêtre.

Raymond s'était levé. Gérard était à la porte de son garage. Avec Gabriel, ça faisait trois types ébahis par la créature tombée de la BM. Jupe ras-la-foufoune, dos nu découvrant le nombril et la moitié des rotoplots, chaussures compensées à plateforme d'au moins quinze centimètres. Mais le plus beau, c'était les tatouages. Toute sa peau était tatouée. Le peu qui restait caché devait l'être aussi. Ça lui donnait un air de zèbre. Ou bien on aurait dit qu'elle portait un pyjama collant sous ses frusques. Un pyjama cartoon, avec les dessins de Mickey, Oncle Picsou, Tom et Jerry, Woody Wood Pecker, Mary Poppins et Blanche Neige. Elle devait être née à Disneyland.

Elle tanguait entre les pompes à essence sur ses échasses en plastoc, en faisant tournoyer un petit sac à dorures pour éloigner les moustiques. Raymond s'est avancé, le sourire Gibbs. Elle lui a dit :

— Où c'est qu'on peut trouver un tacot ?

— Alors là, vous savez, avec les problèmes d'essence...

Moi, ça ne me gêne pas trop, je suis retraité de l'Éducation nationale.

— Ça se voit.

Sifflet coupé. Gérard et Gabriel jubilaient. La nana fouillait dans son sac, énervée :

— Putain ! J'ai oublié mon portable dans la caisse de c'péde ! Eh, Duchnoque ! Y a une cabine, dans ce trou ?

C'est bien à Raymond qu'elle s'adressait. Il lui a fait les gros yeux :

— Si vous me parliez poliment, je pourrais peut-être vous prêter mon mobile.

Elle lui a sauté au cou :

— Duchnoque adoré! Je te ferai une turlute, si tu me files ton turlu.

Dans le même temps, elle subtilisait le portable dans la poche de son short. Raymond laissait pendre ses grands bras de singe, l'air égaré dans la forêt. Il a récupéré son bien sans un mot et s'est trissé direction le *sweet home*. Il devait être en retard pour le scrabble.

La nana s'est laissée tomber dans un fauteuil, à la terrasse. Elle s'est libérée de ses chaussures et a calé ses pieds sur le bord d'une table, jambes bien écartées. Elle avait aussi une culotte cartoon. Winnie l'Ourson dormait sur le Mont de Vénus. Elle a dit à Gabriel :

— Ça fait hôtel, ici ?

— Ah non. Boissons fraîches, boissons chaudes, snack à toute heure. C'est tout.

— Fait chier, bordel !

Gérard s'est approché, le regard aimanté par Winnie l'Ourson. Il s'est planté devant Gabriel : « Faut que je te parle, Gabriel. » Il a proposé d'aller marcher dans le champ de salicornes, pour être plus tranquille.

Oh la la ça sentait mauvais. Sur un terrain vague, en plus. Gabriel avait la bouche sèche.

Gérard a embrayé sur son sujet favori, la grève des routiers. Les gars se dégonflaient les uns après les autres, ils acceptaient des miettes, c'était mal barré. Gabriel a dit :

— C'est la patronne qui va être contente.

— M'en parle pas ! On va encore se friter ! Mais c'est quand même une sacrée gonzesse, la Catherine, pas vrai ?

— Oui...

— Elle est restée belle pour son âge, tu trouves pas ?

— C'est vrai...

— Un beau morceau. Quand on la tient dans ses bras, on a de quoi s'occuper. Putain, on s'en est payé, tous les deux ! Elle en veut et elle en redemande. Tu vois ce que je veux dire ?

— Oui...

— C'est pas le genre de femme qui te fait craquer, toi ?

— Euh...

— Ne me dis pas que tu préfères les chattes écorchées qu'on voit à la télé. Plates comme des crêpes, avec trois poils au cul.

— Ah, non...

— Tu me rassures.

— Enfin, ça dépend. Quand il y a un sentiment amoureux...

— Oui, oh, l'amour, tu y crois encore, toi ?

— Ben...

— L'amour, ça marche, si l'intendance suit. C'est au pieu que ça se joue, qu'on vienne pas raconter de bobards. Comment tu te démerdes, toi ? T'as personne à piner ?

— Non...

— Putain, ça doit te travailler ! T'es dans la force de l'âge. Moi, avec mes cinquante-cinq piges, je te le dis, faut pas m'en promettre. Je peux te faire une confidence ?

— Bien sûr.

— Tu me jures que tu la boucleras ?

— Juré craché sur vos tombes.

— Hein ?

— Juré craché, je serai une tombe.

— J'ai une maîtresse. Elle s'appelle Véronique. Elle tient un haras près des Saintes. Tu verrais la pouliche !

Gabriel commençait à se détendre.

— Votre femme est au courant ?

— T'es dingue, elle m'arracherait les yeux ! C'est pour ça que je voulais te parler... Je regrette pas de t'avoir embauché, tu m'es sympathique. T'es aussi sympathique à Catherine.

— On s'entend bien, oui.

— Attends, pour elle, c'est plus que ça : elle dit ton nom en dormant. J'ai même l'impression qu'elle s'imagine des trucs dans ses rêves : oh oui oui, Gabriel, encore, oui... Je blague pas, hein !

Il est parti dans un grand éclat de rire, et Gabriel, dans un sourire-grimace.

— Vous me gênez.

— Sois pas gêné, je le suis pas, moi. Catherine, c'est ma femme, je remets pas ça en question. Mais, au lit, désolé, je peux plus donner. C'est pas qu'elle me dégoûte, elle me laisse

froid. Pour y arriver avec elle, faut que je pense à Véro.

— Si ça marche...

— Ouais, mais c'est pas normal. Et puis, on fait ça une fois par mois, à tout casser. Avec Catherine, il faut aller à la mine tous les jours, mon vieux, matin et soir. Plus un petit coup en rab à la sieste. Mais je t'assure, elle est bonne. Elle est très très bonne. Elle aime ça, alors, elle s'y donne à fond.

— Oui, je comprends...

Gabriel a regardé Gérard, et aussitôt baissé les yeux. Gérard a posé une main paternelle sur son épaule, avec un bon sourire :

— Tu dis je comprends, mais t'as pas compris, j'ai l'impression... Je te l'offre, Catherine ! Sur un plateau ! Bon, peut-être que tu la trouves un peu vioque !

— Ah ! non, non, je ne dirais pas ça...

— Bon ben alors, marché conclu, tope là ! Mais... discret, hein ? Je tiens pas à passer pour un cocu. Et pour Catherine, je t'ai rien dit.

Gabriel était abasourdi, partagé entre le rire et le dégoût. Il a senti monter en lui une vague de tendresse pour la femme de ce type répugnant. À sa manière, elle était pure, authentique. Ce n'était pas une tare d'aimer faire l'amour, et elle avait résisté des mois avant de passer à l'acte. Trop de choses les séparaient pour qu'il soit amoureux d'elle, mais il l'était au moins de son corps dans le respect de sa personne. Et elle l'avait réconcilié – concilié, même – avec le sien. En somme,

elle lui avait fait découvrir le plaisir, celui qu'on reçoit et celui qu'on donne indissociablement. Il ne serait plus jamais le même avec une femme.

Il est allé vers Catherine, qui faisait les comptes du mois pour sa boutique. Pas reluisant : moins de mille euros. Le tiers du mois précédent. Il était là, à la regarder. Elle lui a dit gentiment, entre deux additions sur sa calculatrice :

— Tu veux ma photo ?

— Oui. Toute nue.

— À mon âge, sans trop d'éclairage !

— Tu fais des vers sans en avoir l'air !

Puis Gabriel a dit tout de go :

— Je suis vraiment heureux de te connaître, Catherine.

Elle l'a regardé bouche entrouverte, comme s'il avait parlé une langue étrangère. Ses yeux se sont brouillés.

Une Espace se garait devant le restaurant, faisant diversion. Au même moment, une Mercedes entraît sur le parking, poussée par un type et une nana. Catherine a fait : « C'est pas vrai ! On est envahis ! »

Noble Raymond a différé son Ricard et s'est précipité en se frottant les mains pour accueillir les arrivants. Un jeune couple avec enfant descendait de l'Espace. Dans la Mercedes, un type était allongé sur la banquette arrière. Sûrement malade, puisqu'il laissait une nana pousser la bagnole. Catherine et Gabriel ont vu Raymond courir pour les aider et se faire jeter. Ils ont rigolé. Il y avait des gens plus perspicaces qu'eux, qui avaient tout de suite flairé le pot de colle. Le pro-

fesseur a couru dans l'autre sens pour entreprendre l'homme de l'Espace.

Catherine a dit à Gabriel : « Tu vas pouvoir remettre la friteuse en route. » Et sans transition : « Moi, j'ai envie de te dire merci. Tu es l'amant le plus tendre que j'aie connu. »

II

Tout le monde était là. Treize personnes qui ne devaient leur rencontre qu'à l'augmentation du prix du baril et qui n'avaient rien à foutre ensemble, au « Flamant Rose », sur la départementale 570, en rase Camargue. Les moustiques vibrionnaient. Ils avaient de la chair fraîche à se mettre sous le dard. La nuit ne tarderait pas à tomber, et personne ne se doutait qu'elle serait longue, très longue. Que ce serait la nuit la plus longue, comme il y avait eu le jour le plus long. Une nuit historique dans la petite histoire de chacun.

Fort de la plaque 33 et du caducée collé au pare-brise, Raymond a dit au type de l'Espace : « Alors comme ça, vous êtes médecin à Bordeaux ? »

Daniel était un petit homme de la cinquantaine. Petit mais large d'épaules et de hanches. Presque carré. Ses lunettes à culs de bouteille lui faisaient des yeux énormes. Il se tenait un peu voûté, bras à mi-corps, comme s'il allait se mettre à courir. Il n'a pas renâclé aux questions du vieil emmerdeur. Il exerçait à l'hôpital de Cadillac, connu pour ses criminels psychopathes. Le mois précédent, un infirmier s'était fait étrangler à travers les barreaux d'une cellule. Impossible de desserrer les doigts du fou. Daniel disait ça en riant. Des rires brefs qui lui servaient de ponctuation. Il semblait rire non de ce qu'il disait, mais de ce qu'il gardait pour lui.

Sa femme piétinait sur le parking, tenant fermement par la main un gamin de cinq-six ans. Elle a lancé à son mari :

— Tu comptes rester planté ici toute la nuit ?

— J'arrive, ma chérie.

La chérie était une vraie beauté. Le grand écart avec un

mari pas gâté par la nature. Mais c'était une beauté froide. Elle avait tout parfait : le cul, les jambes, les seins, le nez, la bouche. On devait avoir peur de l'abîmer, une gonzesse pareille. À moins qu'on ait envie de l'abîmer. En tout cas, sa moue crâneuse appelait les claques. Elle se prénommaît Carole, comme Carole Bouquet. Ça lui allait bien.

Catherine retrouvait son tonus, avec la reprise du commerce. Elle avait troqué une jupe contre son jean, s'était donné un coup de peigne. À l'entrée de Daniel et Carole guidés par le pot de colle, elle a claironné : « Bonjour, monsieur-dame. » Elle a fait guili-guili au gamin :

— Il est sage ce grand garçon. Comment il s'appelle ?

— Je m'appelle Léo.

— C'est beau, comme prénom. Ça veut dire lion, tu sais ?
Est-ce que tu es un petit lion ?

Léo a sorti ses griffes en rugissant et s'est mis à bondir dans le restaurant, bousculant des chaises au passage. Carole a houspillé Daniel :

— Enfin, je ne sais pas, moi, fais quelque chose !

Daniel a attrapé la bestiole, l'a hissée sur ses épaules et a gammadé à son tour, pour le plus grand plaisir du petit lion. Carole a pris l'air excédé :

— Je rêve !

— Ils sont amusants, tous les deux ! a fait Catherine.

— Après six cents kilomètres en voiture, je n'ai pas franchement envie de rire, voyez-vous ! Surtout avec la pers-

pective de passer la nuit sur un parking... Tout ça parce que Monsieur voulait absolument dormir en Arles. Allez savoir pourquoi ! Moi, j'étais sûre que nous n'aurions pas assez d'essence.

Catherine était gênée.

— Remarquez, Arles, c'est une belle ville. Il y a des touristes toute l'année, de toutes les nationalités. Vous venez d'où, comme ça ?

— De Venise.

— Ah ! Venise !

Raymond a levé son doigt professoral :

— Savez-vous, Mesdames, qu'en 2050, la Cité des Doges sera engloutie par la mer ?

— Tant mieux, a dit Carole. Ça pue, Venise.

Il ne sortait de sa belle bouche que des paroles moches. Ça devait être entièrement moche à l'intérieur. Comme les hôtels autour des gares : hall fastueux, chambres pourraves.

La zèbre en pyjama a fait une entrée fracassante. Claquant la porte, crachant des injures. Elle poireautait depuis deux heures au bord de la route. Il était passé trois voitures, un tracteur et deux vélos. Personne ne s'était arrêté. Pays de ploucs. Elle s'est assise au bar et a commandé un double scotch à Gabriel. Non, triple, tiens. Plein de glaçons.

Gabriel avait déjà vu des mecs barjos entièrement tatoués, des filles jamais. Les filles cherchent plutôt à mettre leur peau en valeur. Elles savent en montrer juste un peu trop pour laisser

ser deviner le reste. L’art d’aguicher. Elle n’était rien moins qu’aguichante, car elle n’avait plus de peau. Ni à montrer, ni à cacher. Elle l’avait détruite avec des milliers de piqûres. Même à poil, elle devait rester habillée. Elle avait perdu à jamais sa nudité. Qu’est-ce qui l’avait poussée à se dénaturer comme ça ? Pas seulement le refus de son sexe, comme c’est le cas des travelos, mais le refus de la sexualité.

Gabriel égrenait ces petites pensées, en essuyant des verres derrière son bar, quand il s’est rendu compte que la fille chialait dans son whisky. Merde alors. Persuadé qu’il allait se faire jeter, il a dit gentiment :

— Ça ne va pas, Mademoiselle ?

— En ce moment, je sais pas ce que j’ai dans le cul, je chiale pour un rien. La vie est trop con.

Elle avait Woody Woodpecker de tatoué sur la main droite. L’oiseau est venu se poser sur le bras de Gabriel, qui a lâché son torchon pour le caresser. Ça n’avait rien de sexuel. Cette fille était enfermée dans un sac et il caressait le sac, parce qu’il sentait qu’il y avait dedans une âme en détresse. Il a dit : « C’est quoi votre prénom ? » Elle s’appelait « Listel », comme le vin des sables tord-boyaux. Son père était bourré au listel quand il l’avait déclarée à la mairie.

La Mercedes était garée au plus loin de la caravane, au fond du parking. Les trois étaient restés à l’intérieur, comme s’ils hésitaient à descendre. Ça intriguait Djamel qui fumait son pétard à la porte de sa roulotte. Ça intriguait aussi Herr Professor, en pleine partie de scrabble :

— Ils n'ont pas l'air clair, ceux-là.

Marie-Luce a battu des mains :

— Ah ! « claires », féminin pluriel. Je case tout sur un compte triple !

— C'est pas juste, c'est moi qui te l'ai dit !

Djamel s'est décidé à aller voir la Mercedes de plus près. D'un pas nonchalant. Un grand type au crâne ras est sorti prestement.

— Tu cherches quelque chose ?

— J'habite là, dans la caravane. Je suis pompiste.

— Il te resterait pas un bidon ?

— Pour ça, faut voir le patron.

Le type a pris le pétard des doigts de Djamel, il a tiré une taffe, et, pas gêné, l'a tendu par la fenêtre de la voiture. Il a sorti un billet, en disant :

— T'as pas de benzine, mais t'as bien un peu de shit ?

Catherine s'est troublée à l'entrée du grand type. Un mélange de frayeur et de fascination. C'est vrai qu'il dégageait de la puissance, le lascar. Une assurance indéfectible dans le port, les gestes, le regard. Tu te sentais tout petit, devant lui, tu rentrais sous terre. Johnny Halliday donne cette impression-là, paraît-il. Toutes les femmes qui l'ont rencontré en gardent un souvenir brûlant et humide.

Catherine l'a conduit auprès de son mari, dans le bureau. Le type a été direct. Il a sorti négligemment de son blouson une liasse de billets de cent et en a posé deux sous le nez du

boss. Ce qui montrait qu'il était fort, mais fort peu malin. Un type qui se trimbale avec mille euros au fond de la poche et propose d'acheter de l'essence au prix d'un grand cru classé, c'est chelou. Ça a fait tilt dans la tête de Gérard. Catherine, elle, y a vu une aubaine :

— Nous avons bien de l'essence dans le réservoir de la ford...

Gérard a jeté un regard noir à sa femme :

— Elle est pas à vendre !

Le tondu est sorti les mâchoires crispées. Gérard a dit à Catherine :

— Tu ne vois pas plus loin que le bout de ton nez ! S'il les aligne comme ça, c'est qu'il en a une floppée derrière.

— Et alors ?

— T'as pas remarqué qu'ils se sont garés au fond du parking et qu'il y a un mec d'allongé dans la bagnole ?

— C'est possible.

— Ma parole, t'es bouchée !

La salle de restaurant avait retrouvé un peu d'animation. Catherine allait d'un client à l'autre, le sourire commercial. Elle était à son affaire.

Les profs étaient attablés. Raymond avait dit à sa femme : « Ce soir, je t'invite au restaurant, ma Lulu, au Flamant Rose, une étape en Camargue ! » Exceptionnellement, la « direction » lui avait accordé un Ricard (il en avait déjà bu trois en lousdé). Il racontait en détail au toubib sa dernière crise de discopathie. Marie-Luce est montée au créneau : « Dites-lui,

Docteur, que le pastis est mauvais pour ce qu'il a. »

Listel était scotchée au bar. Elle s'était prise d'intérêt pour Gabriel. Elle mangeait une saucisse-frites avec les doigts et la trouvait vachement super. Elle n'en avait jamais mangé d'aussi super. Ça ne pouvait s'expliquer que par les beaux yeux de Gabriel, vu que c'était des frites surgelées et des saucisses Herta.

En bonne mono, soucieuse du moral du groupe, Catherine a dit d'un ton enjoué : « Et si on mettait les infos ? » Mais la télé, une fois de plus, faisait des siennes. Elle parlait sans image : « Les barrages sur les routes sont levés les uns après les autres, la situation sera normalisée d'ici... » Une claque de la patronne lui a coupé le sifflet et l'image est apparue, en se gondolant. Catherine a gémi :

— Oh non, c'est pas vrai !

S'arrachant au pastaga, le professeur a déplié son double mètre :

— Je vais vous arranger ça, ma petite Catherine.

Fiérote, Marie-Luce a dit à la cantonade :

— J'ai un mari qui sait tout faire.

Carole se limait les ongles. Elle passait combien de temps par jour à entretenir son capital-beauté ? Sans lever les yeux de son métacarpe, elle a lancé :

— Nous avons au moins appris que la situation était normalisée. Les vacances vont enfin pouvoir se terminer.

Daniel a accusé le coup. Il l'a regardé avec un mélange de lassitude et de colère. Catherine a enchaîné :

— Qu'est-ce qu'ils nous auront enquiquinés, avec leur

grève ! Comme si on n'avait pas assez de problèmes. Tout ça pour toucher cinquante euros de plus par mois. C'est de l'égoïsme.

Carole a dit :

— C'est de la dictature ! Ils ont pris le pays en otage. Ça devrait être sanctionné.

Listel a lancé à la cantonade, d'un ton détaché :

— Faudrait les fusiller, ces connards. Après, on alignerait les corps sur la route et on ferait rouler leurs trente-tonnes dessus, en avant, en arrière, jusqu'à ce qu'ils soient plats comme des galettes. Comme ça, ils seraient bien punis.

Tout le monde a ri, sauf Carole, qui a vrillé Listel du regard avec une grimace bavant le mépris.

Listel a soufflé à Gabriel :

— Grrrrrr ! T'as vu la tigresse ? À flinguer sans sommations.

Gabriel était fasciné par la mangeuse d'hommes. Par la beauté et par le danger qu'on pressentait. Comment la beauté d'une femme agit-elle sur les hommes ? L'ovale harmonieux d'un visage, un nez fin et régulier, de grands yeux lumineux, une silhouette élancée, une peau diaphane, ça n'a rien de directement sexuel. Ni rien d'objectif, les canons de la beauté varient dans le temps : Rubens aurait dédaigné cette Carole tête-à-claques.

C'est une affaire sociale, en fin de compte. Ce qui est jugé beau a de la valeur, donc donne du pouvoir. Au bras d'une Très-Belle, on vous respecte. Si vous êtes un Très-Beau vous—

même, c'est une histoire à la Point de Vue Images de Merde qui fait rêver les mémères et les employées de la sécu. Si vous n'avez rien pour plaire, on pense qu'elle vous a choisi pour votre fric (version méprisée mais très enviée : vous êtes pété de tunes et en plus vous baisez une star). Ou bien vous avez un talent caché (suivez mon regard), elle ne s'ennuie pas avec vous. Dans tous les cas de figure, vous gagnez en importance.

Telles étaient les pensées de Gabriel, tout en battant son omelette, le regard rivé sur Carole. Listel ne s'y est pas trompée : « Eh ! p'tit gars, mets en code ! »

La nana de la Mercedes est entrée dans la boutique. Elle a fait choir une boîte de Coca dans le distributeur. Ça fait un de ces boucans, ces distributeurs. Elle est ressortie tout de suite, pour déambuler sur le parking en sirotant son jus de chaussette *made in usa*. Elle faisait le guet, en fait. À la moindre alerte, elle devait balancer la boîte de coca. Le type au crâne rasé avait ouvert sans mal la portière de la ford. Il soulevait le capot, quand Gérard a surgi du garage : il avait prévu le coup, il surveillait dans le noir et s'était muni du nerf de bœuf qu'il gardait à sa portée, près du levier de vitesses, quand il faisait le transport. Une arme dissuasive. Le grand type l'a compris, il a refermé le capot sans un mot. Il est retourné à la mercedes, suivi de la nana. Gérard a rentré la ford au garage.

Elle s'appelait Aurélia, mais ses parents ignoraient jusqu'à l'existence de Gérard de Nerval. Elle-même n'avait pas lu la nouvelle jusqu'au bout. Elle était pourtant fière d'avoir un prénom romantique. Si quelqu'un l'appelait Aurélie, elle rectifiait.

Elle s'emmerdait à Rouen. Elle était havraise, il ne fallait pas confondre. Le Havre est l'une des villes les plus moches de France, mais les Havrais s'y sentent bien et sont fiers de leur béton. Après un deug de droit, elle avait trouvé un boulot de secrétaire chez un notaire rouennais, Benjamin Lheureux. Un rondouillard de cinquante-cinq ans avec des yeux à la Peter Lorre. Il l'avait prise en amitié, poussée à faire l'Ecole de Notariat, puis embauchée comme clerc à sa sortie. Son amitié était un peu trouble. Elle l'était devenue franchement après la mort de sa femme. Mais il avait toujours été correct avec son employée. Même un notaire peut être amoureux. Ils travaillaient en confiance. Elle était sa « main droite ».

De la main gauche, le notaire empochait. Dix fois plus que sa « main droite », avec des méthodes frisant l'escro-

querie. Il s'était spécialisé dans les vieilles ayant du bien. Il les choisissait veuves, sans enfant et mûres pour la maison de retraite. Avec l'insécurité qui règne dans notre pays sarkosé, une femme âgée était bien mieux dans une institution. Il en voulait pour preuve – coupure de journal à l'appui – un terrible fait divers dans le Vaucluse : des voyous avaient non seulement battu, violé et dépouillé une septuagénaire, mais encore incendié sa maison. La pauvre femme allait finir ses jours à l'hospice, service Psychiatrie. À ce récit, les mémés étaient prises de tremblette. Pour les calmer, le notaire leur donnait des chocolats. En échange, elles lui donnaient leur confiance. Un acte de vente en viager était signé et le dévoué officier public s'occupait de tout. Même de trouver la meilleure maison de retraite. Il n'avait pas à chercher loin, il en possédait une, dans un château acquis de la même manière. En bon Normand, il devait connaître le coup du p'tit fût. Rien de plus facile, avec la complicité du cuisinier : la gougoutte dans la tisane du soir.

Aurélia n'en faisait pas une affaire morale. Elle n'arrivait pas à plaindre des vieilles pleines aux as assez bêtes pour se laisser avoir. Ses parents étaient des prolos qui s'étaient privés pour qu'elle fasse des études. Ils ne risquaient pas d'être escroqués par un Lheureux. Mais elle ne supportait plus ses 1660 euros par mois, quand son patron pouvait en ramasser 100.000 avec une simple transaction. Question de justice sociale. Ça l'avait toujours étonnée qu'il y ait des riches et des pauvres, et que les pauvres se sentent inférieurs

et s'écrasent, comme s'ils avaient démerité. Elle en était arrivée à se demander par quel moyen elle pourrait récupérer un peu du fric de Maître Picsou.

Ils en parlaient, avec son copain. Ils en rêvaient. C'est d'ailleurs tout ce que Stef était capable de faire : en rêver. Il ne fichait rien de la journée. Aurélia, petite décidée, s'était amourachée d'un mou. Il y a pas mal de mous, chez les jeunes mecs. Enfants du féminisme, ils laissent les filles diriger les affaires et tout va bien pour eux. Ils se la coulent douce, sur un petit nuage de shit. Stef était de ceux-là. Il avait réussi le bac par miracle, à vingt-deux ans. Et comme un miracle ne se produit jamais deux fois de suite, il n'avait ni continué ses études ni cherché du boulot. Il travaillait dur – à la guitare. Assez doué, d'ailleurs. Aurélia s'était persuadée qu'elle finançait son talent.

Stef faisait le désespoir de ses parents pharmaciens. Mais il avait pour lui d'être aimable, sociable, tranquille. Un gentil garçon, en somme. Tout le contraire d'Eric, l'aîné, dit Zonca. Rebelle, bagarreur, voleur, celui-là, il avait plongé un an pour trafic de cannabis. Puis il s'était mis en cheville avec un ferrailleur et un expert pour piquer et maquiller des bagnoles. Deux ans au trou. Il venait de sortir, sans piaule, sans thunes, sans boulot. Et les géniteurs pharmaciens ne voulaient plus entendre parler de lui. En plus de son mou, Aurélia entretenait donc un dur. Les deux frères se complétaient et s'aimaient beaucoup.

Dans lequel des cerveaux frères avait germé l'idée qui

devait leur assurer leur fortune ? Ni dans celui de Stef, ni dans celui de Zonca. C'est Aurélia qui avait tout monté, avec les conseils techniques du beauf diplômé ès conneries après trois ans d'études en maison d'arrêt.

Le notaire venait de faire un coup fumant. Un domaine de cinq hectares à dix kilomètres de Rouen, propriété d'une baronne seule au monde. Cette fois, il ne s'était pas embarqué dans du viager. C'est tout de même la loterie, le viager. Souvenez-vous de Jeanne Calment, doyenne des Français à 122 ans, qui avait enterré le type et le fils du type à qui elle avait vendu en viager. Cette fois Lheureux s'était contenté de faire l'intermédiaire entre la vieille et un promoteur immobilier de ses amis. Ces cinq hectares valaient une fortune, si près de la ville. Au bas mot trois millions d'euros. Revendus en parcelles à 200 euros le mètre carré, le promoteur pouvait espérer tripler la mise. Il a dit à son copain tabellion : si tu la fais baisser à 2.8, la différence est pour toi, et je te rembourse les chocolats. Sur les conseils de son cher maître, la baronne était descendue à 2.5. Et hop, un million dans les fouilles de l'officier public.

Lheureux exultait comme un gosse qui vient d'attraper le pompon au manège. Le meilleur coup de sa honteuse vie de notaire. Le dernier d'ailleurs. C'est comme au jeu, il faut savoir s'arrêter. Il allait prendre sa retraite. Et tout à sa joie, il était sorti de sa réserve habituelle avec Aurélia. Il lui avait déclaré sa flamme avec un lyrisme insoupçonnable et proposé le mariage. Elle passerait le concours de notaire et reprendrait l'étude. Son avenir serait assuré.

Pour qu'Aurélia accepte, il aurait fallu trois conditions : primo, que le notaire soit un peu plus attirant ; secondo, qu'elle ne soit pas amoureuse de son guitariste ; tertio, qu'elle ne soit pas elle-même... Mais l'esprit alerté, elle n'a pas dit non. Ni oui. Elle a laissé mariner. Elle l'a convaincu d'exiger du promoteur que sa grosse commission soit payée au noir. Sinon – elle avait fait le calcul –, il se ruinerait en impôts. À quoi ça sert de gagner de l'argent, si c'est pour tout donner à l'Etat ? C'était un langage que Lheureux comprenait depuis tout petit. Autre argument : trente pour cent de commission sur un marché, ça risquait de déclencher un contrôle fiscal.

Décidément, cette jeune femme était une collaboratrice hors pair. Le notaire ne doutait pas qu'elle ferait une épouse parfaite. Le promoteur s'est fait tirer l'oreille : une brique au black, où est-ce qu'il allait les trouver ? Il a fini par les trouver et rendez-vous a été pris dans son château de la Forêt de Bord.

Pendant le voyage aller, dans la Safrane, Aurélia s'est montrée avenante, légère, un peu familière. Comme si elle était tout simplement heureuse d'être là avec Benjamin. Il lui a pris la main. Elle ne l'a pas retirée. Mais elle s'est esquivée quand il a voulu aller plus loin. Même une Aurélia était capable d'un tel manège.

Au retour, il y avait dans le coffre un attaché-case tout à fait ordinaire, avec un million dedans. Ça ne prend pas plus de place que ça, en coupures de cinq cents euros. C'est le grand avantage des euros. Juste avant l'Aire de Bord, Aurélia a laissé aller sa tête sur l'épaule de son patron. Elle l'a

senti frémir. Il a mis sa main sur son genou. Elle ne l'a pas repoussée. Il s'est risqué un peu plus haut. Elle s'est tortillée. La Safrane s'est engouffrée sur l'aire. Aurélia a dû se laisser embrasser et tripoter un bon moment (en y repensant, elle avait envie de gerber), le temps qu'une famille avec trois enfants fasse le pipi réglementaire et débarrasse le terrain. Mais c'était aussi bien : plus il serait chauffé, moins il serait conscient.

Il était déboutonné, quand Aurélia a gémi : « Non, pas ici. » Braguette béante, le notaire se laissait entraîner vers le bois adjacent, en oubliant les trois millions. C'est puissant, le sexe. Ça brouille l'intelligence, la morale, la foi, la comptabilité. Aurélia lui a soufflé : « L'argent, Benjamin. » Presque à regret, il est allé récupérer la mallette et ils ont couru derrière le premier buisson, où deux hommes en cagoule attendaient avec des matraques.

Mais le fric, plus sûrement que la colère, donne des forces à un notaire. Il a résisté au premier coup de matraque, a esquivé le deuxième et, avant le troisième, il a sorti un 9 mm. Ça, ça n'était pas prévu. Ce qui n'était pas prévu non plus, c'est que Zonca filerait un flingue à Stef et serait lui-même armé. On était en plein western. Stef a paniqué – c'était bien le genre. Il a tiré en même temps que le notaire. Résultat : il avait une balle dans le gras de la cuisse et le notaire roulait dans les feuilles mortes.

Tout leur plan était par terre. Aurélia devait rester auprès de Lheureux assommé, après quelques gnons pour faire vrai.

Elle aurait appelé la force publique et raconté comment ils avaient été sauvagement agressés sans raison. Elle aurait fini par admettre, en rougissant, qu'elle avait un rapport, disons intime avec son cher patron. Le fric n'ayant pas d'existence officielle, l'enquête se serait orientée vers les tarés sexuels du coin. Le notaire l'aurait sûrement suspectée – d'autant qu'elle n'avait pas été jusqu'au bout de ce qu'elle avait embrayé avec lui. Mais que pouvait-il faire ?

Avec un crime sur les bras, elle était incapable de tenir le coup devant la PJ. Elle était hébétée, tremblant de tous ses membres. Puis, bientôt, elle s'était effondrée en larmes. Elle pleurait parce que Stef perdait son sang, mais aussi parce que le notaire n'était plus qu'un gros paquet sanguinolent. Elle ne le détestait pas, cet homme. Il ne lui avait fait que du bien, au fond. Pouvait-on lui reprocher d'être amoureux d'elle ? Elle s'était comportée comme une vraie salope.

Zonca a chargé Stef sur son dos. Ils sont partis tous les trois à travers bois. La Clio d'Aurélia était garée sur une petite route, à cinq cents mètres. Dans la voiture, ils ont commencé à s'engueuler. Zonca reprochait à Aurélia le 9 mm du notaire. Elle aurait dû le prévoir. C'était son boulot. Y a que des embrouilles, avec les gonzesses. Aurélia l'a envoyé se faire mettre profond. Ah, tu parles d'un dur. Même pas capable de se servir d'une matraque. Un bon coup aurait dû suffire. Et le notaire n'aurait jamais tiré s'il n'avait pas eu un flingue sous le nez. Il a paniqué, exactement comme Stef. Fallait que Zonca soit le dernier des crétins pour filer une arme

à son frère. Il le connaissait, son frère, non ? Stef gémissait : « Arrêtez, merde, ça sert à rien, il faut se tenir les coudes. »

Ils ont pris la direction du sud. Zonca avait un ami à Marrakech. Une amitié scellée à la taule. C'est du solide, ça. Mais ils feraient un crochet par Les Saintes, en Camargue. Là-bas, il avait un autre pote de prison, un médecin rayé de l'ordre pour avoir testé sur ses patients des médicaments non homologués. Un mec super. Il réparerait Stef. Zonca n'avait pas réussi à le joindre, il était sur répondeur, mais il finirait bien par rentrer chez lui. Allez, on se détend, bordel. Cool. Y avait eu un petit contretemps, comme souvent dans la vie, mais ils étaient jeunes et ils avaient vingt ans de salaire d'avance.

Aurélia n'était pas dans les mêmes sentiments. Sa disparition l'accuserait forcément, elle allait devenir la suspecte numéro un. Et le seul espoir de sauver Stef, c'était un médecin marron à huit cents kilomètres, avec trente-six barrages sur les routes et pas une seule pompe à essence. Elle n'arrivait pas à comprendre comment elle avait pu s'embarquer avec un fêlé comme Zonca. Il avait fallu qu'elle en ait sacrément marre de sa petite vie à la con. Mais aussi qu'elle soit sacrément amoureuse de Stef. Elle avait rêvé de lui offrir le bonheur, comme une mère. Elle n'avait toujours aimé que des mecs à protéger. Ça voulait dire quoi, ça ? C'était son signe des Poissons ? T'aurais dû te faire infirmière ou bonne sœur, ma vieille.

Stef s'était endormi sur ses genoux. Elle sentait son cœur battre. Elle n'osait pas bouger. Mais la jauge de la Clio était

au rouge. Comme il était impossible de faire le plein, il fallait changer de véhicule. C'était aussi bien : dès que les flics la suspecteraient, sa voiture serait signalée. Zonca a piqué sans mal une Mercedes et ils sont allés balancer la Clio dans un ravin. Elle a pris feu, puis explosé. Zonca poussait des ouahou, comme un gosse qui a fait un terrible accident avec ses Dinky Toys. Aurélia a pensé : « Avec ce taré, on n'ira pas loin. »

Ils se sont arrêtés à Clermont-Ferrand, pour acheter des ciseaux, du fil et des aiguilles. Pendant deux heures, Aurélia a joué à la couturière – elle qui avait toujours détesté ça. Mais ça n'était pas prudent de se trimbaler avec l'attaché-case. Elle a réparti les neuf cents billets de mille euros dans la doublure du blouson de Zonca. Le fric dégageait une puissante odeur qui grisait le fêlé et calmait la douleur de Stef. Aurélia s'est laissée aller à rêver : un palmier berçant sa palme, une plage infinie de sable fin, une mer chaude et chuchotante... Un rêve de magazine et de midinette. On doit vite s'emmerder. Elle s'est fait la réflexion elle-même.

À Arles, le réservoir de la Mercedes était presque vide. Zonca a jeté son dévolu sur un break Volvo, boulevard des Lices. Impeccable, comme bagnole, Stef pourrait s'allonger. Pas de chance, le propriétaire de la Volvo était en train de fumer un clope, sur le banc juste en face. Il a bondi. Un drop et un uppercut de Zonca ont sauvé le trio, mais le type était ragache. Il les a poursuivis pendant vingt kilomètres, sur les

petites routes de Camargue. Zonca voulait lui tirer dessus. Aurélia a eu un mal fou à l'en empêcher. Le type a fini par abandonner, mais ils sont tombés en panne sèche tout de suite après. Zonca était furax. Si Aurélia l'avait laissé faire, ils rouleraient Volvo. Oui, c'est ça, connard, avec un cadavre de plus sur les bras. Aurélia a pensé : « On est des branques, on est foutus. »

Stef s'était endormi, fiévreux. La fièvre était signe d'infection. Une infection qui se généralise, ça met la vie en danger. Aurélia était angoissée. Ce mur de roseaux agités et bruisants était lourd de menaces. Elle a sursauté au claquement d'ailes d'un oiseau, sans doute dérangé par un ragondin. C'est glauque, un marécage. Elle était tombée dans un marécage.

Zonca prêchait la détente. Si Stef dormait, c'est qu'il se sentait mieux. Et finalement, la ford n'aurait servi à rien. Son pote le toubib était toujours sur répondeur. Quand il l'aurait au bout du fil, il lui demanderait de venir les chercher. Tout simplement. Aurélia a ricané : « Tout simplement. » Zonca n'a pas mal pris son ricanement. Il l'a enfermée dans ses grands bras, soudain protecteur. Elle s'est laissée aller.

— Cool, la p’tite belle-sœur. Faut tenir le choc. Et pour ça, faut bouffer. J’ai la dalle, moi. Pas toi ?

— Mais Stef ?

— Stef, il est peinard, il roupille.

Dès qu’Aurélia et Zonca sont entrés dans le restaurant, Gérard s’est approché de la Mercedes. C’est bien ce qu’il pensait. Le mec était blessé. Ça sentait le casse foireux.

Il est allé à la caravane. Obligé de frapper trois fois, à cause de Khaled qui s’époumonait. En voyant Gérard, Djamel a mis la main sur le cœur :

— Ah ! vous me faites honneur, Patron !

— Arrête ton crincerin. Putain, comment tu peux écouter un truc pareil ?

Djamel a shunté Khaled. Gérard s’est lissé la moustache.

— Tu vas prendre ton scoot et me rendre un petit service.

— C’est que... j’allais partir, Patron.

Gérard s’est fait paternel. Il a pris Djamel par l’épaule.

— Si on la joue finaud, mon gars, on sera en vacances toute l’année. Les trois de la Mercedes, là-bas, ils sont bourrés de thune.

— Vous croyez ?

— Je veux, mon colon ! Et ça vient pas de leur livret A. Ils ont les flics au cul, ils peuvent plus bouger et y en a un qu’est nazebrok.

— Comment vous savez tout ça ?

— J’ai l’œil, moi. Mais j’ai pas de flingue. Il est au pavillon.

— Et vous voulez que j’aille le chercher ?

Grande tape du patron dans le dos de l'apprenti.

— T'as tout compris. T'es un petit gars futé. Je regrette pas de t'avoir embauché. Vas-y, mon Djamel. Roule, vole et ramène la pétoire. Elle est accrochée dans la salle. Les cartouches sont dans le tiroir du buffet. Ok ?

Zonca attaquait son troisième hamburger, en matant Listel qui s'accrochait au bar dans la tempête. Le voyou se la ferait bien, cette pute, histoire de décompresser un coup.

Aurélia grignotait une salade niçoise sans appétit. Pourtant, elle n'avait rien avalé depuis la veille. La veille à midi, parce que la veille au soir, elle commençait à avoir le ventre noué. Il faut une forme de courage, pour voler. Ou être complètement barjo, comme Zonca. Elle regardait les gens normaux autour d'elle avec un mélange d'étonnement et d'envie. Elle n'était plus de leur monde.

C'était au premier abord une brune assez ordinaire à l'air sage. Coiffée à l'ange, ce qui était franchement passé de mode. Jambes allumettes, poitrine plate, cul discret. Rien de sensuel. Tout le contraire de Catherine. Mais son regard gris-vert était bouleversant. « Des yeux si profonds qu'on y perd la mémoire », comme dit le poète. Gabriel l'avait tout de suite repéré.

Le grand Raymond avait transformé une table du restaurant en établi. Manches retroussées, demies-lunes sur le nez, il était plongé dans le ventre de la télé. Léo, debout sur une chaise, suivait les opérations en suçant son pouce. Il posait question sur question, sans retirer le pouce de sa bouche.

Raymond lui répondait de bonne grâce, très pédago, avec une petite tape sur le culcul : ah, le cucurieux.

Marie-Luce et Catherine contemplaient la scène avec le même sourire attendri. La première a fait :

— Nous avons un petit-fils de son âge. Il s'appelle Sacha. Ah, il nous en tient, des discours ! Il n'ar-rê-teu pas ! Un moulin à paroles !

— Vous en avez, de la chance, d'avoir un petit-fils ! a soupiré la seconde.

Carole s'est tournée vers Catherine, avec l'air de se foutre du monde :

— Je vous donne Léo, si vous voulez. Prenez-le.

Daniel a haussé les épaules :

— C'est intelligent, de dire des choses pareilles devant le gosse !

— Pour ce que tu t'en occupes, ça ne changerait pas grand-chose à ta vie !

— Qu'est-ce qui se passerait, si je restais à la maison comme toi ?

— Tu t'emmerderais. Comme moi.

Daniel a ravalé sa salive. Les deux femmes ont baissé le nez. Carole a produit un rire acide, en montrant son mari :

— Regardez la tête qu'il fait. On ne peut pas plaisanter, avec lui. Il prend tout au sérieux.

Daniel s'est levé. D'un pas faussement calme, il est allé s'accouder au comptoir. Gabriel a dit :

— Vous buvez quelque chose ?

— Je prendrais bien un verre de vichy.

Daniel regardait Gabriel avec bienveillance. Il y avait chez ce jeune homme une sorte de franchise. « Franchise », c'est le mot qui lui est venu. Pas de dissimulation, pas d'artifice. On pouvait lire sur son visage. Voilà ce qui le distinguait de tous les autres – et de lui-même. Carole avait fait de lui un être retors cultivant le je-veux-pas-savoir et le faire-semblant. Il a dit à Gabriel :

— Vous n'êtes pas d'ici ?

— Je suis de nulle part !

— On est compatriotes, alors !

Ils se sont serré la main en riant. Gabriel aimait bien ce docteur qui n'avait pas l'air d'un docteur. Il le plaignait d'avoir une femme si belle. Ça devait être stressant, à la longue, de trimbaler un trésor pareil, avec toutes les convoitises que ça suscitait. De plus, elle avait l'air revêche. Jamais contente.

Elle venait vers eux. Elle a pris le sac rouge que son mari portait en bandoulière. Sans un mot. Elle s'est dirigée vers les toilettes d'un pas de princesse. Daniel a saisi le regard noir de Gabriel. Il a dit, d'un air faussement léger :

— Oui... Elle n'est pas facile... Quand elle va revenir, tout ira mieux...

— Vous avez l'air de bien le prendre.

— Ça dépend des moments ! Allez, soyons fous, donnez-moi un autre vichy.

— Vous ne buvez jamais d'alcool.

— Ma religion me l'interdit !

— Vous êtes musulman ?

Daniel a ri :

— Non, karateka. Je me défoule sur le dojo des souffrances domestiques !

Ils avaient une génération de différence mais l'air de bien se sentir, ces deux-là.

Aurélia a souri à Gabriel, qui lui semblait différent des autres. C'était un sourire tout simple, sans intention. Mais Gabriel en avait été troublé. Ah ! ces yeux ! Il a dit, d'une voix mal assurée :

— Vous n'aimez pas ma salade ?

— Si, si, elle est bonne, mais je n'ai pas très faim.

Il y avait tout le désespoir du monde, dans ce « je n'ai pas très faim ». Elle était prête à éclater en sanglots parce qu'elle n'avait pas très faim. Bien qu'ignorant tout d'elle, Gabriel a compris qu'elle était dans de sales draps. Est-ce que la brute qui se goinfrait à sa table y était pour quelque chose ? Le goinfre a grogné à l'intention de Gabriel :

— Eh, toi ! File-moi une autre mousse.

Puis il s'est penché vers Aurélia :

— Arrête ton cirque !

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Avec le loufiat.

— Mon cirque avec le loufiat ! Tu peux traduire en français, s'il te plaît ?

— Arrête de le draguer !

— Ça va pas, la tête !
— Si tu continues, tu vas t'en manger une !
— Tu te prends pour ma mère ?
— Je me prends pour mon frère.
— Heureusement qu'il ne se prend pas pour toi, je le plaquerais vite fait.

Zonca n'a pas eu le temps de répliquer : Listel venait de tomber de son tabouret. Il s'est précipité pour la ramasser. Daniel a tâté le pouls de la fille, lui a soulevé une paupière. Il a dit : « Elle est seulement ivre. »

Zonca a transporté le paquet dans les toilettes. Il l'a aspergé d'eau froide. Listel s'est ébrouée en marmonnant. Il l'a enlacée, en essayant de l'entraîner dans un box. Elle se débattait. Il a sorti un billet de cent, qu'il a fourré dans son décolleté. Elle criait : « Fous-moi la paix ! » Elle lui a tiré les cheveux. Il l'a giflée. Elle lui a flanqué un coup de pied bien placé. Il s'est plié en deux. Le temps qu'il se remette, Listel brandissait sous son nez une bouteille marquée « javel ». On en était là quand Carole est sortie d'un w.c. Stupéfaite. Zonca a battu en retraite en bougonnant : « Sale pute ! » Carole a dit : « Il vous a fait mal ? » Listel a haussé les épaules.

Léo s'est jeté dans les jupes de Carole, comme si elle revenait de loin. « La télé est bientôt réparée, Maman. » Elle l'a pris dans ses bras, bisouté et chatouillé, en répétant : « mon amour ». Daniel était habitué à ces rebondissements affec-

tifs. Il en connaissait la cause. Il a accepté sans tendresse que Carole vienne se nicher dans ses bras.

Zonca n'était pas rentré dans la salle. Pour Aurélia, c'était clair : il était en train de sauter la fille. Mais non, la fille sortait des toilettes, elle revenait prendre sa place au comptoir. Elle a dit à Aurélia en passant :

— C'est votre mari, le grand tondu ?

— Pas du tout.

— Tant mieux pour vous ! Quel taré ! Tous les mecs sont des tarés, ils pensent avec leur machin ! (Elle a regardé son ami Gabriel :) Sauf toi, Gabriel.

Elle lui racontait la scène quand Raymond a déclamé :

— Mesdames et Messieurs, nous allons faire un petit essai. Avec un peu de chance, nous saurons ce qui se passe dans le vaste monde, loin de notre cher Flamant Rose. Allez, mon Léo, appuie sur le bouton.

Et l'image fut, avec en gros plan la tête de patate germée de Pépé DA. Malheureusement, on était privés de sa douce voix nasillarde et de son élocution en bouillie premier âge. Il fallait inventer le commentaire. Ça n'était pas difficile. Un parking d'autoroute. La forêt attenante, jonchée de bouteilles vides et de papiers gras. Du sang sur les feuilles mortes. Un couple flanqué de trois mioches grimaçants dans le soleil montrait l'endroit où toute la petite famille avait pissé. Vous vous rendez compte : pisser à deux pas des criminels, quelques instants avant le drame. Ils avaient vu une femme dans la Safrane. Une petite brune, avec un blouson noir. À l'image d'une carcasse

de Clio carbonisée, le visage d'Aurélia a changé. Gros plan sur la plaque d'immatriculation intacte : 2603VX57. Aurélia a quitté la salle en s'empêchant de courir.

Le technogiste se remettait mal de son échec.

— Bon, en tout cas, on ne peut pas dire, l'image est bonne. C'est déjà ça.

— Elle est bien meilleure qu'avant ! a fait Catherine. Bravo !

— Maintenant, on va s'attaquer au son. Hein, mon Léo ?

Décidément, Gérard était toujours où il fallait. Il traînait dans les roseaux à la recherche de rien du tout – en fait, il attendait Djamel, même qu'il commençait à la trouver longue. Et si ce petit enculé avait décidé de rouler pour lui-même et s'était planqué avec l'arme ? On ne peut pas leur faire confiance, à ces crouilles. Ils ont la trahison dans les gènes.

Zonca était vautré sur le capot de la mercedes, joint au bec, regard dans les étoiles. Complètement dingue, pensa Gérard. Dangereusement dingue. Prêt à tout. La partie allait être délicate. Mais ça l'excitait. Il renouait avec sa jeunesse folle. Trois casses à son actif. Pas le train postal, mais des bons coups qui lui avait permis de se la couler douce pendant quelques années. Cigarettes, whisky et p'tites pépés. Il ne regrettait pas les cinq ans de trou que ça lui avait coûté.

Aurélia a donné un grand coup de poing sur le capot. Zonca s'est dressé, en grognant : « T'es louf ! » Il a accusé le coup à l'histoire de la plaque d'immatriculation qui avait dû se décrocher dans la chute de la bagnole. Une vraie vacherie. Ils avaient la scoumoune. Mais, conscient de ses responsabilités de grand frère, il a enlacé Aurélia. Et l'a attirée contre son blouson :

— Cool, la petite belle-sœur. Sens le million comme il sent bon !

Elle s'est écartée aussitôt :

— Ça sent la mort ! Toi aussi, tu sens la mort, Zonca !

— Tu pourrais pas être un peu plus sympa, Auré ? On est de la même famille et dans la même merde.

Il en était presque touchant. Aurélia s'est radoucie :

— Au prochain JT, il y aura ma photo marquée « wanted », et qu'est-ce qu'on fera ?

— On verra. Je sais pas, moi. Je sais pas tout.

— Oui, ça, c'est le moins qu'on puisse dire ! Est-ce que Stef est réveillé ?

Gérard était content de lui. Ses intuitions étaient confirmées, avec une info de première bourre : les millions tapissaient le blouson. Il avait dit : « Le million. » Est-ce qu'un million d'euros pouvait tenir dans la doublure ? En billets de cinq cents, ça ferait deux mille billets, deux cents liasses de dix... Bref, ça représentait une ramette de papier. Tout à fait faisable.

Stef dormait toujours. Il dormait si profondément qu'Aurélia a eu beau le secouer : impossible de le réveiller. Sa tête brinquebalait. Si on soulevait un bras, il retombait. Son corps était brûlant. Aurélia s'est affolée.

— Il est dans le coma ! Il va mourir ! Va chercher le docteur, Zonca ! Vite !

— Ça va pas, la tête ! C'est le genre à baver, le toubib. C'est un cave. Tu l'as vu, avec sa meuf de magazine ?

— Je m'en fous de passer vingt ans en taule.

— Tu sais pas ce que c'est, la taule ! Et on ira tous, ma vieille.

— Tu es prêt à laisser mourir ton petit frère, pour pas retourner en taule !

— On se calme ! Stef a morflé, il est dans le coltard. Y a pas de quoi faire une crise d'hystérie.

— T'es sans-cœur, Zonca. T'es un pauvre type. T'es une merde.

— Répète un peu !

— T'es une merde ! Tu me fais gerber !

Sous le coup de la gifle, Aurélia est tombée. Elle restait à terre. Elle pleurait.

— Garde le fric et tire-toi ! Et crève !

Il a voulu l'aider à se relever. Elle s'est reculée, sur les genoux.

— Me touche pas, tu me dégoûtes !

Tournant le dos au restaurant, Zonca ne pouvait pas voir Daniel en sortir. Le bond d'Aurélia l'a pris au dépourvu. Impossible de la rattraper. Il a marmonné : putain de pétasse. Il a eu l'envie de se tirer, là, tout de suite, allez ciao. L'esprit de famille avait des limites. Oh il leur laisserait leur part, c'était pas une question de fric, c'était une question de connerie, il s'était branché avec deux nazes qui allaient foutre tout le monde dans la merde.

Aurélia revenait, accompagnée du toubib. Pas à l'aise, le toubib. Qu'est-ce qu'elle lui avait raconté ? La vérité, sans doute. Elle était assez conne pour ça.

Selon Daniel, Stef n'était pas dans le coma, c'était le choc

de la douleur. La balle devait comprimer le nerf sciatique. Il ne pouvait rien faire, il fallait le conduire à l'hôpital.

Zonca a dit :

— C'est pas possible, toubib !

— Le patron de la station doit avoir un peu d'essence dans sa voiture.

— Ouais, c'est ça on va le conduire à l'hosto avec une bastos dans la cuisse ! Tu joues au con, là !

— Je n'ai rien pour opérer.

— T'as bien une trousse ? Un toubib, ça se trimbale toujours avec sa trousse.

— Oui.

— Et dans ta trousse, y a sûrement des antibiotiques.

— Oui.

— Et des trucs contre la douleur.

— Oui.

— Ben voilà ! Qu'est-ce t'attends pour aller la chercher, cette trousse ?

Daniel hésitait.

— Elle est dans le restaurant.

Zonca a sorti son flingue, histoire d'impressionner le cave. Il a sorti aussi une liasse de billets.

— Tu veux combien ?

— Je ne veux pas d'argent.

D'autorité, Zonca lui a mis la liasse dans la poche.

— La frangine va aller avec toi. Pour le cas où t'aurais envie de raconter tes aventures.

Il a rigolé bêtement.

Daniel a prétexté un mal de tête, pour récupérer le sac rouge, tandis que, devant le distributeur de friandises, Aurélia hésitait entre un Mars et des Smarties. Carole a dit :

— Tu as l’air bizarre, mon chéri.

— Je te l’ai dit : j’ai mal à la tête. Je vais prendre un cachet et me reposer dans la voiture. C’est clair, non ?

— Oh la la ! Ça fait mal comme Monsieur est aimable !

— Excuse-moi.

— Tu dis que je ne m’intéresse pas à toi, mais au fond tu fais tout pour m’écartier !

Elle l’a suivi jusque dans la boutique – où Aurélia venait de faire tomber un paquet d’Hollywood Chewing Gum Fraîcheur de Vivre. Comme, pour toute réponse, Daniel prenait l’air extrêmement fatigué, Carole a tourné les talons, jouant l’incomprise.

Pendant que Daniel désinfectait et pansait la plaie du blessé, à la lumière maladive d’une lampe de poche, Zonca surveillait le parking et ses alentours.

Au bruit d’un clapotement, il a foncé sur les roseaux, revolver pointé. C’était un ragondin gros comme un lapin, aux poils luisants.

Zonca aurait découvert Gérard s’il avait cherché plus loin. Mais qu’est-ce qu’il foutait ici, Gérard ? À quoi ça lui servait de les coller au risque de se faire prendre ? Il savait tout ce qu’il fallait savoir. Le mieux qu’il avait à faire, c’était d’attendre le même à la caravane.

Stef a repris conscience peu après l'injection de morphine. Aurélia tamponnait son front en sueur avec des kleenex, en lui murmurant des mots tendres. Stef serrait sa main. Il a avalé, avec des hauts-le cœur, quatre gros cachets d'un antibiotique à spectre large. C'est tout ce que Daniel avait dans sa trousse.

— Merci, docteur, a dit Aurélia. Vous n'allez pas avertir la police, hein ?

Daniel a fait non de la tête.

— Je vous laisse de la morphine. Vous savez faire une piqûre ?

— Pas de blème ! a dit Zonca. File ton portable.

Daniel s'est exécuté. Zonca a éjecté la carte à puce et l'a frottée contre le goudron. En lui rendant l'appareil, il a dit :

— On t'a à l'œil. Pense à ta meuf et à ton chiard.

Aurélia trouvait cette menace inutile et déplacée. Daniel parti, elle s'est offert un ricanement :

— Tu es un fin psychologue, Zonca. Tu sais drôlement y faire, avec les gens !

Ce con l'a prise au sérieux :

— C'est la taule. T'apprends la vie, en taule. Ce type est une couille molle, je l'ai capté tout de suite. Fallait lui foutre les pétoches.

Il a ajouté :

— Toi, t'es une sentimentale. J'ai bien cru que t'allais lui faire une petite pipe pour le remercier !

Il a ri tout seul de sa vanne vaseuse.

Aurélia s'est installée à l'arrière de la voiture, la tête de

Stef sur ses cuisses. Il avait nettement moins mal. Elle l'a caressé. Il bandait. La vie revenait. Elle a sorti son sexe avec douceur. Petite bestiole se dandinant, dans la pénombre. Grâce à elle, ils allaient fabriquer un enfant. Dès que possible. Dès demain. Stef riait en tenant son pansement. Aurélia voyait l'enfant courir dans une île ensoleillée, blanc parmi une ribambelle de petits noirs agiles et bruyants. Stef respirait très fort. La main d'Aurélia est devenue gluante.

Zonca reluquait. Il se bidonnait en silence. Aurélia s'en foutait pas mal. On n'a pas de pudeur à avoir devant un chien. Quand le toubib des Saintes aurait extrait la balle, elle ne resterait pas une minute de plus auprès de ce barjo. Stef devrait choisir. Comment pouvaient-ils être du même père et de la même mère, ces deux-là ?

La télé était réparée. Image et son. La vie normale allait pouvoir reprendre son cours. Roger Hanin avait débarqué au Flamant Rose. Il se faisait passer pour un commissaire de police. Sacré farceur. T'as jamais mis les pieds dans un commissariat, Roger.

Marie Luce s'est exclamée : « Je savais que mon mari réussirait. » Le grand Raymond faisait le paon en se frictionnant les mains. Léo a protesté en tirant sur son short : « Je t'ai aidé, moi. » Mais bien sûr qu'il l'avait aidé. Sacrement aidé, même. Ils avaient fait équipe à deux. Léo était son assistant. Le gosse a clamé : « Je suis l'assistant de Tonton Raymond. » Et tout le monde de s'esclaffer. Marie-Luce a fait : « Et voilà, tu as hérité d'un petit neveu. » Carole a laissé échapper une fois de plus un « mon amour » éperdu. La petite vedette passait de main en main. Catherine fondait de tendresse. Seule Listel restait hors du coup. Elle était rentrée contre le mur et le comptoir, cassée sur sa chaise, l'œil glauque. Aux cris des uns et des autres, elle grimaçait en agitant la main, comme pour chasser les mouches.

Soudain, Tonton Raymond a eu une idée : « Et si Léo venait dormir au mobil home, dans le lit du célèbre Sacha ? » C'était pas une bonne idée, ça ? Il serait quand même mieux dans un vrai lit, ce pauvre enfant. Léo a applaudi. Carole a dit : « Tu me promets d'être sage ? » Le petit lion a fait le petit âne. Et hop, Tonton Raymond l'a hissé sur ses épaules, direction le dodo à roulettes. Carole, Catherine et Marie-Luce lui ont emboîté le pas, pleines d'allant. On se serait cru dans un village-vacances-famille. Listel a grommelé : « Vos gueules, les mouettes ! »

Carole n'a pas suivi la joyeuse troupe jusqu'au mobil home. Elle s'est arrêtée à l'Espace, où Daniel avait grillé cigarette sur cigarette. Elle a dit en montant dans la voiture :

— Tu crois que cette fumée va arranger ton mal de tête ? Les profs se sont entichés de Léo, figure-toi. Il va dormir dans leur maison roulante. Ils sont effroyablement sympathiques, ces imbéciles.

Elle a avancé la main vers la trousse. Daniel l'a bloquée :

— Tu ne vas pas remettre ça, Carole !

— J'ai pris une dose minime, tout à l'heure. Je fais des efforts, tu sais. Je lutte.

Daniel a éloigné la trousse.

— Eh bien, lutte un peu plus.

Un chat sauvage lui a sauté à la gueule. Il s'est mis en boule pour se protéger des griffes.

Dans la Mercedes, le trio suivait le manège. Zonca a dit :

— Ils ont pas l'air raccord, les bourges ! Putain, s'il bave, on n'est pas clairs, je la sens pas, cette pouf.

Carole est descendue de l'Espace, la trousse à la main.

— Qu'est-ce qu'elle fout avec la trousse ? Elle l'avait déjà dans les chiottes. Ma parole, elle se shoote.

Aurélia a haussé les épaules.

— La femme d'un médecin...

— Justement ! Elle a le fournisseur at home.

— Tu vois le mal partout, Zonca.

— Je vois le mal partout, parce qu'il est partout. File-lui le train, Auré. Qu'on en ait le cœur net.

Aurélia a eu l'air d'obéir au beau-frère, mais c'était par curiosité. Cette nana hyper classe, une junkie ? Elle n'arrivait pas y croire. Fille d'ouvriers, elle avait la candeur de sa classe, qui est de loin la moins pervertie de toutes. Le vice est un luxe incompatible avec le métro-boulot-dodo.

Les deux frères se retrouvaient entre frères. Zonca trouvait ça cool. C'est vrai, quoi : ils avaient eu Aurélia dans les pattes toute la journée. Stef n'a pas relevé. Il contredisait rarement Zonca. Il s'est tâté la cuisse :

— J'ai plus mal du tout.

— Ouais, ça se voit, t'as repris le contrôle.

— Putain, c'est grand la chimie ! J'aurais peut-être dû faire pharmacie, comme papa voulait. Je tiendrais la boutique...

— Là, tu serais plus mon frère !

— Je l'ai jamais vraiment été...

— C'est quoi, c't'embrouille ?

Il avait un coup de blues, Stef.

— J'ai toujours admiré ta force, ton assurance... Moi, je suis un faible...

— Oh ! T'arrêtes de faire ta pleureuse !

— Tu te souviens, le jour où t'es monté me chercher dans le cerisier ? J'étais bloqué par la trouille, je pouvais plus redescendre. Comme un petit chat.

— Ben quoi ? T'es mon petit frère !

— Oui : petit frère. Pas à la hauteur. Toujours à protéger. C'est pour ça que t'as mobilisé le toubib et qu'on est un peu plus dans la merde.

— Alors, là, tu te fous le doigt dans l'œil jusqu'au coude ! C'est ta meuf qu'a paniqué. Moi, j'étais sûr que tu tiendrais le coup. Demande-lui, tu verras. On s'est engueulé grave, à ce sujet. Elle m'a traité de merde. Je lui ai retourné une baffe.

— Elle te l'a pas rendue ?

— Heureusement, le toubib est sorti à ce moment-là ! J'ai eu chaud !

Franche rigolade. Stef était doublement rassuré. Par la confiance de Zonca. Par l'amour d'Aurélia. Il a dit :

— Elle est chouette, ma nana.

— Surveille-la quand même.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Les meufs, faut les surveiller, sinon tôt ou tard elles te chient des emmerdes.

— Auré, elle est clean.

— En tout cas, elle sait bien faire la mousseline !

Il a fallu un temps à Stef pour comprendre qu'il faisait allusion à la branlette. Et qu'il avait été aux premières loges. Tapes viriles, rires gras.

Et Zonca de raconter au petit frère une histoire pour le faire rêver : son labourage à Disneyland. Putain, elle en pouvait plus, la pisseeuse. En jouissant, elle a pété comme une vache.

— Ça pète, une vache ?

— Et comment, que ça pète ! Ça troue même la couche d'ozone, il paraît !

Et ce n'était pas tout. Il n'avait pas rangé son engin que la femme du toubib s'était pointée dans les chiottes. Sur le coup, Zonca s'était senti gêné, comme ça, la bite à l'air, devant une inconnue. Ben, y avait pas de quoi : elle lui a sauté au paf et se l'est enfilée toute seule. Stef a fait :

— Non !?

— Une vraie salope ! Chaude. Très très chaude.

Stef était frimé. Il n'avait pas d'yeux assez admiratifs pour ce grand frère, roi de l'estocade. Lui qui avait du mal à satisfaire la petite Auré, et qui s'en souciait, Zonca était son idéal du moi, sur ce plan.

La bourge sortait du restau. Le pas nerveux. L'air altier. Zonca a avancé la tête vers le pare-brise :

— Putain, t'as vu ce cul ?

Aurélia a saisi la réplique au vol, au moment où elle rentrait dans la voiture :

— Il n'y a pas que le cul, dans la vie, Zonca. Il y a les épaules, les genoux, les oreilles...

— Alors ?

— Alors quoi ?

— Ben, la bourge ?

— Elle m'a pas invitée à entrer dans les chiottes avec elle !

Elle est ressortie aussitôt. Même pas le temps de pisser.

— Ça va, j'ai compris.

— Tu comprends tout, toi. T'es un vrai génie !

Zonca n'a même pas relevé. Il était concentré sur ce qui avait tout l'air d'une scène de ménage dans l'Espace. Il a dit :

— Elle se shoote à la morph. Le toubib t'a filé sa dose, Stef. J'aime pas ça, putain !

Stef a ouvert la portière : bon, j'ai envie de bouger, moi, j'ai la dalle.

Se payer le restau en famille n'était pas bien prudent. Ils seraient dans la gueule du loup si la photo d'Aurélia était diffusée. C'est ce qu'ils ont d'abord pensé. Mais après un moment d'intense concentration qui a fait remonter tous les neurones, le chef de meute a déclaré :

— On déconne. Faut justement être sur place. Sans ça, ils appelleront le 17 avant qu'on ait le temps de faire ouf.

Carole crachait son venin à la gueule de Daniel. Où ce salaud avait-il caché la morphine ? De quel droit avait-il décidé de la sevrer ? Il n'était qu'un pauvre type, lâche, égoïste et sans envergure.

Daniel serrait les poings, le regard perdu. Carole s'est mise à le secouer. D'une poussée, il l'a projetée contre la portière. Elle s'est recroquevillée, comme sous l'effet d'une douleur insupportable. Puis elle a pleuré silencieusement. Daniel ne bougeait pas. Elle a donc changé de registre :

— Pourquoi es-tu si dur avec moi ? Qu'est-ce que je t'ai fait, mon dieu ?

Silence.

Elle a continué :

— Tu ne peux pas dire que tu as été trompé sur la marchandise : tu m'as connue telle que je suis...

— Tu es une malade.

— Oui, je suis malade. Et toi, tu es médecin. Alors, soigne-moi.

— Tu as déjà fait deux cures.

Elle se rapproche de lui.

— Je vais en faire une troisième, et cette fois, ce sera la bonne. Je t'aime, Daniel. Il faut que tu me fasses confiance.

Silence.

Elle a posé une main sur sa cuisse.

— Sans toi, je ne suis rien. Je te dois tout. Ne me laisse pas tomber, s'il te plaît.

Elle s'est nichée contre lui. Il ne l'a pas repoussée. Elle a risqué une main sur son sexe. Elle l'a caressé. Il a laissé aller sa tête dans ses cheveux. Elle a murmuré : j'ai envie de toi. Elle a tendu ses lèvres. Ils s'embrassaient, quand elle a poussé un cri, en se dégageant brusquement :

— Aïe aïe ! Tu ne t'es pas coupé les ongles ! Tu m'as fait mal !

Le regard de Daniel se perd à nouveau. Carole dit :

— Et voilà ! Maintenant Monsieur est fâché ! Il faudrait que j'accepte de me faire griffer sans réagir !

— Tu m'emmerdes !

— Je déteste, quand tu es vulgaire.

— Tu me casses les couilles !

Elle rit :

— De mieux en mieux ! Tu en connais d'autres ?

— Va te faire enculer !

Elle se force à rire. Il continue :

— Tu pues !

— Bon, ça va !

— Je te chie dessus !

— Arrête, Daniel !

Il lui crache à la figure. Elle le frappe de toutes ses forces, en grimaçant. Il se protège comme il peut. Elle arrache la poche de sa veste. Des billets tombent.

— D'où ça sort, tout ce fric ?

— D'où veux-tu que ça sorte ?

— Tu tires cent euros, d'habitude.

À la vue des trois de la Mercedes traversant le parking, elle a une illumination :

— Tu as dealé avec eux !

— Dealer, moi ! Il y a confusion de personnes !

— Tu leur as tout vendu pour me sevrer !

— Admettons.

Elle rafle les billets.

— Je vais leur racheter une dose.

Daniel la retient par les cheveux. Elle hurle. Il hurle :

— Si tu fais ça, on est morts !

L'explication la calme. Elle s'afflige. S'excuse. Se repent.

Pauvre d'elle. Pauvre d'eux. Embrasse-moi. Caresse-moi.

Baise-moi. Elle a entrepris de le déboutonner quand le coup lui fracasse le nez. Le sang pisse. Elle est ahurie. Il se jette hors de la voiture. Court jusqu'à l'étang. Y gueule. Y dégueule. Y chiale. Il se sentait capable de la tuer. Le karateka avait perdu toute maîtrise.

C'est l'histoire d'un type très laid. Ou, du moins, qui se sent très laid, dans sa carcasse voûtée, derrière ses culs-de-bouteille. Il s'absorbe dans les études médicales et finit par épouser Francine, une gentille fille, employée à la sécu. Elle n'a jamais osé rêver d'un mari médecin. Lors de leur première nuit, elle pleure parce qu'elle se sent indigne de lui. Loin de profiter de la situation, il se montre attentif, délicat. Il lui fait l'amour deux fois par semaine, ne rate jamais la date de son anniversaire, supporte son goût débile pour les jeux télévisés. Un bon mariage, au bout du compte. Un mariage sans histoire, laissant à Daniel tout le loisir de se consacrer à l'art médical. Il devient psychiatre, puis responsable de la section des toxicos à l'hôpital de Bordeaux. Promotion fatale : c'est là qu'il rencontre, parmi les patients, une jeune

tigresse d'une beauté fracassante : Carole. Les hommes ont peur d'elle, parce qu'elle est tigresse, et parce qu'elle est trop belle. Daniel la traite en professionnel. Il n'ose pas plus rêver d'elle que Francine n'osait rêver de lui. Mais bientôt, il est le seul dans le service à pouvoir la calmer, la rassurer, l'aider, peut-être la sauver – elle est encore si jeune. Elle s'accroche à lui. Il y prend goût. C'est sa malade préférée. Quand il est muté à Cadillac, chez les fous dangereux, elle fait une tentative de suicide, en laissant pour lui une lettre enflammée. Et enflammante : Daniel la fait sortir de l'hosto, l'installe dans un studio et cède à ses avances. C'est la passion, entre l'homme qui se sent très laid et la femme qui se sait très belle. Il en oublie sa laideur, mais elle joue à fond de sa beauté. Plus intransigeante et capricieuse que jamais. Passant de la boudoir à l'exaltation, de la rage à l'imploration. Daniel fait ses quatre volontés, sans faillir, comme si c'était le prix à payer pour posséder cette merveille tombée du ciel. Mais, après avoir décroché de l'héroïne, elle s'accroche à la morphine. Daniel refuse catégoriquement de la fournir. Jusqu'à ce qu'il craque, une fois de plus. Elle gagne la partie avec une belle promesse : elle s'arrêtera quand elle sera enceinte. Le jour du test, elle range les seringues, en effet. Sa grossesse est calme et bienheureuse. Daniel reprend espoir. Mais, après l'accouchement, elle se désintéresse du bébé et se refuse au mari. La perfide est de retour, dans tout son éclat. Cruelle déception pour Daniel, qui se laisse pourtant piéger par un nouveau chantage, abject : le sexe contre une petite dose. Une toute petite dose. Daniel est cette fois sans illusions, mais il se

donne une bonne raison pour céder : Léo. Il faut préserver le couple dans l'intérêt de Léo. Quand Léo sera grand, on verra

L'entrée de Stef dans la salle n'est pas passée inaperçue. C'était un blond longiligne à l'air mollasson. Tout était pâle, chez lui. Les cheveux. Les lèvres. La peau. Jusqu'aux yeux, qui n'étaient ni bleus ni gris. Mais, en y regardant à deux fois, on pouvait le trouver beau, d'une beauté pastel, un peu mièvre. Il était soutenu par son grand frère et sa jeune femme. Chaque pas lui arrachait une grimace. Il s'est laissé choir sur une chaise.

Aurélia lui a épongé le front. Elle a commandé pour lui une pizza et un coca. Il a dit :

— J'aimerais mieux une bière.

— Pas avec les antibiotiques, Stef.

Zonca a marmonné :

— J'hallucine ! S'il a envie d'une mousse, il prend une mousse, merde !

Il a claqué les doigts à l'intention de Gabriel :

— Deux canettes.

Aurélia l'a regardé d'un air défaït :

— T'es vraiment une pauvre tache !
Zonca a attrapé son poignet :
— Encore une insulte et tu t'en souviendras toute ta vie,
ok ?
— Ok, connard !

Sur l'injonction de Stef, Zonca a laissé tomber. Il s'en est pris à la télé, d'où venait le danger : « Vous pouvez pas arrêter c'te merde ? »

C'était une émission de variétés. Le Premier Ministre en personne chantait « Que je t'ai-meu que je t'ai-meu » de Johnny. La revendication de Zonca est tombée à plat. Catherine a dit, outrée : « Elle vient à peine d'être réparée ! »

Gabriel luttait pour détourner son regard d'Aurélia. Elle avait quelque chose d'Anaïs, physiquement. Ça devait être ça. Surtout les yeux. Des yeux qui le magnétisaient.

Carole est rentrée dans le restaurant l'air très digne, loin au-dessus des contingences matérielles, c'est à dire du cocard de première classe qui était en train de gagner la moitié de sa belle gueule. Il n'y était pas allé de main morte, le docteur. Il avait mis des années à le préparer, celui-là, mais bravo pour le résultat. Tata Luce a poussé un cri : Qu'est-ce qui vous est arrivé, ma pauvre petite ? La pauvre petite s'était cognée contre le rétroviseur de sa voiture, c'est bête, hein ?

Zonca s'est penché vers Stef : « Putain, il lui a arrangé la gueule ! C'est bon signe. »

Tata Luce disait à Carole : « En tout cas, rassurez-vous,

Léo dort comme un petit ange. » Tonton Monmon n'avait même pas eu le temps de finir l'histoire de Kifédébuldanlo, l'hippopotame au caractère de cochon. C'était l'histoire préférée de leur Sacha. Il la connaissait par cœur. Monmon aussi.

Les yeux de Carole s'étaient brouillés. Elle a brusquement éclaté en sanglots. « Eh bien ma petite ? » a dit Monmon, le cœur fendu.

Listel a lancé à Gabriel : « Elle a perdu sa poupée, la bourge ? »

Carole a dit :

— Ce n'est pas du chagrin. Je pleure parce que vous êtes des gens absolument merveilleux.

Il fallait oser. Le professeur a levé son doigt de professeur :

— Chère Carole, depuis notre prime jeunesse nous luttons pour un monde meilleur, pour une société sans classes, où les besoins fondamentaux de tous les êtres humains seraient satisfaits : le pain, le lait, la viande...

Zonca a roté :

— Et la Kro ?

Stef a ri, Aurélia baissé la tête et Raymond jeté un œil noir à l'outrecuidant. Il a continué :

— Vous connaissez le poème d'Aragon chanté par Jean Ferrat : « Un jour viendra, couleur d'orange... un jour d'épaule nue, où les gens s'aimeront... »

Zonca a roté. Raymond l'a ignoré :

— Ce jour viendra, mais trop tard pour moi. Aussi ai-je

toujours dit à Lucette : à notre petite mesure, vivons au présent ce monde futur. Au sein même du capitalisme avancé, construisons des bonheurs, dans le partage au quotidien.

Carole a dit :

— Vous êtes un poète.

— Je suis réaliste. J'ose même dire « rationnel ».

L'intérêt que lui portait la Très-Belle le grisait. Il ne parlait que pour elle. Même que Lucette en prenait ombrage. Elle a interrompu l'envolée de son mari sur l'exploitation des travailleurs dans le système capitaliste :

— Tu ennuies notre amie. Un médecin n'a pas les mêmes problèmes, voyons.

— Détrompez-vous, a dit Carole. Vous savez ce que gagne un médecin à l'hôpital ?

— Pourquoi n'a-t-il pas monté son cabinet ? a dit Raymond.

— Mon mari n'a pas d'ambition. Sauf pour le karaté. Il vient de passer ceinture noire, c'est la grande affaire du siècle !

— Il a pourtant l'air très gentil, a dit Marie-Luce.

Carole a étouffé un rire. Raymond a dit :

— Voyons, Lucette, ça n'a rien à voir ! Ou plutôt si : les gens qui pratiquent les arts martiaux sont des gens très doux.

Le voici qui entre, le karatéka très gentil. Il les ignore. Il va directement au bar. Il commande un cognac. Gabriel s'étonne :

— Et votre religion ?

— Il n'y a pas de religion sans péchés !

Le dernier JT de la 3 était annoncé. L'assemblée a fait silence. La circulation automobile était fluide sur tout le réseau. Micro-trottoir : après la colère, les Français exprimaient leur soulagement. Une petite Marjolaine avait disparu à Marseille. L'une de ses chaussures avait été trouvée dans une poubelle de la Cité Radieuse, construite par le célèbre architecte Le Corbusier. Portrait-robot du suspect. Il avait le crâne rasé.

Zonca a ramené les pieds sous sa chaise, comme s'il se sentait menacé.

Un notaire de Thionville avait été assassiné d'une balle dans la tête, sur une aire de l'autoroute Metz-Luxembourg. Sa secrétaire, qui l'accompagnait, a mystérieusement disparu. Le notaire ayant déjà eu maille à partir avec la justice pour une affaire de blanchiment d'argent, la police n'excluait pas l'hypothèse d'un hold-up auquel serait liée la secrétaire. Elle était activement recherchée. Photo d'Aurélia.

Les regards ont convergé sur Aurélia. Zonca avait déjà sorti son arme, reculant souplement de cinq pas, pour tenir tout le monde en joue. Aurélia a dit à Zonca :

— Et le patron, où il est ?
— Oh ! Putain !

Zonca a tendu le revolver à Aurélia. Pas besoin de lui expliquer, elle s'est collée au mur et a braqué le groupe, un peu tremblante, tandis que le grand singe partait en courant. Elle a déclaré, d'une voix mal assurée :

— Ne craignez rien, on ne vous fera pas de mal. Tout ce qu'on veut, c'est pouvoir partir. Je suis désolée.

Elle avait regardé Gabriel, comme si elle ne s'adressait qu'à lui. Il était impressionné par cette petite vigoureuse. Il ne se sentait aucunement menacé. Catherine et Marie-Luce se tenaient par la main, comme deux sœurs. La jambe gauche de Raymond avait la danse de Saint-Guy. Carole était assise par terre, bras autour des genoux. Elle souffrait surtout du manque. Daniel sirotait sa limonade au bar, garçon la même chose. Il en voyait d'autres dans son hôpital de dingues. À son côté, le front sur le zinc, Listel cuvait en ronflant.

Zonca a foncé à la voiture. Il en est ressorti avec une autre arme, puis s'est lancé, à demi courbé, en mission commando. Il a fait toutes les pièces de la station, ouvrant les portes d'un coup de pied puis se projetant vers l'arrière, comme il l'avait vu faire dans les films de Série B. Personne. Son instinct l'a conduit à la caravane. Gérard s'est rendu sans résistance, il savait apprécier un rapport de forces. Il a pensé, avec un méchant petit sourire au coin des yeux : « Tu sais pas ce qui te pend au bout des couilles, pauv » con ! » Zonca lui a fait ouvrir la porte du garage et remettre les clés de la Ford.

Il aimait l'action, Zonca. Dans l'action, il était lui-même. Il avait repéré la réserve. La pièce idéale pour parquer le troupeau. Elle était sans fenêtre et, six mois plus tôt, après le deuxième casse, Gérard avait fait poser une porte métallique trois points. Zonca a pensé : « On sera en Afrique avant qu'ils en sortent, ils risquent même de crever asphyxiés ! »

Il venait d'installer les chaînes barrant l'accès à la station, quand Djamel est arrivé. À pied. Il s'était méfié, il avait arrêté le piaggio cent mètres avant. Les rideaux métalliques descendaient doucement, en grinçant. Il a eu le temps de voir que ça craignait sérieux à l'intérieur. Même le patron s'était fait coincer. Pas question de se pointer à la porte d'entrée – qui devait d'ailleurs être bouclée. Il a longé la haie de roseaux pour passer à l'arrière du bâtiment. La fenêtre du bureau n'était pas sécurisée. Catherine le répétait assez : « C'est pas la peine de mettre des volets roulants, des alarmes et tout, et d'avoir une fenêtre où n'importe qui peut entrer. » C'était un sujet de discorde avec Gérard qui disait : « Arrête ton char, c'est une lucarne. Un gosse passerait pas. »

La lucarne était à deux mètres du sol, ce qui compliquait encore les choses. Au moins, elle n'était pas fermée. Djamel hésitait. Il avait sa chance, racho comme il l'était – mal nourri depuis tout petit dans sa cité de merde. Mais s'il restait coincé, il aurait bonne mine. Et puis il devait d'abord balancer le fusil, et s'il ne pouvait pas passer, adieu le fusil... Tempête dans sa p'tite tête. « Si on la joue finaud, mon gars, on sera en vacances toute l'année. » Les paroles de Gérard l'ont décidé à tenter le coup.

Il a pu poser le fusil sans bruit sur le bureau qui se trouvait juste au-dessous. Il s'est tortillé comme une chenille dans la lucarne pendant une longue minute. Le problème, c'était les épaules. Si les épaules passaient, c'était bon. Les épaules sont passées. Il a atterri en douceur. On est souple à cet âge-là.

La porte du bureau était entrouverte. Djamel pouvait voir Zonca de dos, à dix pas, un revolver dans chaque main. La p'tite belle-sœur délestait les otages de leur mobile et de leurs clés de bagnole.

Djamel a bondi comme un lynx des Aurès de ses ancêtres. Zonca avait le canon du fusil sur la tempe. Il a fait un quart de tour au ralenti :

— Qu'est-ce tu nous fais, le reubeu ? T'es cap » de tirer, tu crois ?

— Tu le sauras trop tard.

— Crever un mec, c'est pas à la portée du premier morveux. Faut du métier.

— Ta gueule !

— Tu roules pour toi ou pour le boss ?

— Jette tes flingues !

— Il te file combien par mois ? Mille balles ? Je t'en allonge dix fois plus, si t'arrêtes de jouer au con. J'ai ce qu'il faut !

— Jette tes flingues !

— T'es qu'un petit dealer de merde. T'as pas la pointure. Tu sais combien tu risques ? Dix ans minimum ! Et pour les bougnoules, c'est le double !

Zonca a fait brusquement volte-face. Des coups de feu ont éclaté. Zonca est parti à la renverse. Listel est tombée de son tabouret comme un paquet. Stef s'est précipité sur son frère qui se tordait dans une flaute, les lèvres mousseuses. Le grand Zonca a dit ses derniers mots en faisant des bulles :

— Tiens le coup, p’tit frère... Tombe pas du cerisier...

Ses traits se sont figés. Aurélia avait la main sur les yeux. Stef secouait son frère, hurlait son nom. Raymond s'est emparé de la bouteille de cognac sur le comptoir et l'a abattue sur sa tête avec une telle force qu'elle s'est brisée. Il a continué à frapper avec le tesson. Daniel s'est jeté sur lui et l'a neutralisé en trois gestes de karaté. Mais Stef avait la carotide tranchée, il se vidait de son sang par convulsions.

Le professeur se relevait avec difficulté. Sa main droite dégouttait d'un mélange de sang et de cognac. Daniel était horrifié. Ses yeux pleins de larmes brillaient de colère.

— Vous me faites honte! Vous faites honte à l'humanité!

Raymond a bredouillé :

— Il allait prendre un revolver.

— Menteur !

Marie-Luce dit :

— Viens te nettoyer, Raymond.

Daniel a crié :

— Il ne pourra jamais se nettoyer. La merde coule dans ses veines !

— Vous avez l'âme bien sensible, pour un médecin. Ces petites frappes l'ont bien cherché.

Elle tendait la main à son mari.

— Viens te nettoyer, Raymond.

Derrière son bar, Gabriel n'avait d'yeux que pour Aurélia qui se tenait bras ballants, blême et prostrée. On s'attendait à ce qu'elle chante une comptine de son enfance. Elle ne

savait plus qui elle était, où elle était. Même pas l'idée de ramasser l'arme qui était à ses pieds. Elle s'est laissée faire quand Daniel l'a prise par les épaules et l'a fait s'asseoir. Il s'est assis à côté d'elle. Complètement cassé.

Gabriel s'est agenouillé devant Listel. Elle ne pleurerait plus pour rien ni pour quelque chose. Son caisson avait sauté tout seul. Il lui a fermé les yeux, puis il est allé chialer, le front sur la machine à café. Catherine est venue le rejoindre. Elle s'est serrée contre lui. Il l'a enlacée. Elle était défaite. Elle avait reconnu le fusil. Tout ça, c'était la faute de Gérard.

Carole allait et venait. Elle respirait bruyamment. En sueur. Elle s'est débarrassée de son sweat. Elle se trimbalait en soutien-gorge. Elle était au bord de la crise de nerfs.

Gérard, lui, avait gardé tout son sang-froid. Tout en lorgnant les seins de Carole, il rassurait Djamel, qui saignait d'une épaule. Rien de grave, une égratignure, il avait eu de la chance. Mais le gamin pleurnichait :

— Je suis mal barré, j'ai tué un type.

— Légitime défense. Tout le monde pourra en témoigner.

En tout cas, bravo, mon p'tit gars, t'as assuré.

— Vous avez trouvé le fric, Patron ?

— T'inquiète !

Gérard n'avait qu'une idée en tête : dépouiller le cadavre. Mais avant toute chose, il est allé ramasser les armes. Il ne faut pas laisser traîner ce genre de choses. Il s'apprêtait à emporter Zonca avec Djamel, quand Daniel s'est dressé :

— On ne touche à rien avant l'arrivée de la police.

Gérard a dit :

— C'est pas la peine de mêler les flics à ça. Djamel ne nous a pas sauvés pour se retrouver aux assises. Un beur aux assises, bonjour ! »

Tonton Raymond venait de réapparaître, lavé de sa faute par une bonne douche. Il a appuyé Gérard :

— Souvenez-vous d'Omar Raddad. Aucune preuve et il a pris dix-huit ans de prison.

Daniel a craché dans sa direction :

— Toi, salaud, tu n'y couperas pas ! Compte sur moi !

Le gentil médecin pas beau sans ambition avait pris toute sa mesure. Ça se voyait dans les yeux de Carole, qui venait pourtant de s'en prendre une sévère. Elle pourrait peut-être l'aimer s'il la battait plus souvent.

Raymond a marmonné :

— Pour qui vous vous prenez ?

— Pour ce que vous n'êtes pas : un honnête homme.

Gérard a proposé un vote. Il avait fait le calcul : même sans Gabriel, ils avaient la majorité. Daniel a ricané :

— Allez-y, votez ! Je suis assez grand pour appeler les flics tout seul.

Mais Gérard pointait un revolver sur lui. Il a lancé l'autre à Djamel. Fine équipe. Catherine s'est avancée :

— Mais enfin, Gérard ! Tu deviens dingue ! T'as pas fait assez de conneries comme ça ? Qu'est-ce que tu cherches ?

— Il cherche l'argent.

C'est Aurélia qui avait parlé. Elle s'était assise près de

Stef, dans la mare de sang. Elle pointait un doigt vers le blouson de Zonca.

— Il est là. C'est moi qui l'ai cousu. Il y a un million dedans.

Stupéfaction dans l'assemblée. Daniel a été le premier à réagir :

— Cet argent vous appartient, Mademoiselle. En tout cas, il est plus à vous qu'à nous.

Indifférent aux armes pointées sur lui, Daniel est allé à Zonca. Il a soulevé le cadavre et tiré sur une manche du blouson. Djamel regardait le patron. Le patron était désemparé. Tirer, c'était *too much*. Empoigner le karatéka, c'était du suicide. Ce moment d'hésitation lui a été fatal. Il est parti en chandelle tout en se faisant désarmer. Djamel a jeté le revolver et détalé.

Daniel avait installé son autorité. Gérard et Raymond se sont laissés enfermer dans la réserve sans protester. Sauf que Raymond a fait le malin ridicule, une fois de plus : « En vertu de la Convention de Genève, il me semble légitime de réclamer de quoi faire nos besoins. » Il leur a été accordé deux seaux et un rouleau de lotus à partager. En remerciement, Gérard a crié : « Enculés ! » Au claquement de la triple serrure, Marie-Luce a fondu en larmes en se tordant les doigts. Il n'y avait personne pour la consoler.

On a entendu des pas derrière le rideau de fer, le long de la vitrine. Ce n'était pas un bruit de pas normal. Les chaus-

sures raclaient le sol. Léo est apparu dans le hall. En pyjama. Chaussé du 45 de Tonton Raymond. Il s'est arrêté et a cligné des yeux sous les néons. Carole, pour une fois, n'a écouté que son cœur de mère. Elle s'est précipitée, a soulevé le gosse et plaqué son visage contre ses seins. Les chaussures sont tombées l'une après l'autre. Elle a dit à Léo en quittant le hall :

- Tous les enfants de ton âge font dodo, à cette heure-là.
- Je veux pas retourner dans la roulotte, ça sent mauvais.
- On va dormir tous les deux dans la voiture.
- Et papa ?

Daniel était derrière eux :

- Je vais venir vous rejoindre tout à l'heure.

Il a embrassé son fils. Qui l'entourait à grands bras.

Marie-Luce est sortie sans s'arrêter. Léo a dit :

- Pourquoi elle pleure, Tata Luce ?

Catherine s'occupait d'Aurélia, dans la cuisine. La pauvre petite parlait d'une voix presque inaudible. Comment on finit par en arriver là, peu à peu, sans s'en rendre compte. Elle ne lui voulait pas de mal, au notaire. C'était un escroc, mais il avait toujours été gentil avec elle.

Daniel et Gabriel avaient récupéré le blouson. Enfin, surtout Daniel. Gabriel lui avait donné un coup de main en détournant les yeux. Ils avaient enfourné les billets dans un vieux sac Lafuma. Gabriel n'avait pas pu s'empêcher de dire : « Putain ! Tout ce fric ! Combien elle a dit ? Un million ? 1500 euros par mois, 20.000 par an, ça fait 50 ans de salaire ! » Ce

genre de petit calcul était la manie de Gabriel. Il pouvait vous calculer combien on consommait de tonneaux de vin dans une vie, en buvant deux verres à chaque repas.

Ils ont tendu le sac Lafuma à Aurélia. Maintenant, il fallait qu'elle parte. Le jour allait bientôt se lever. Catherine lui laissait la Ford avec le réservoir plein. Ils attendraient deux à trois heures avant d'appeler la police, le temps qu'elle passe la frontière italienne. Ça compliquerait un peu les recherches. Aurélia a levé vers les deux hommes son beau regard bleu vert :

— Ils vont vous arrêter comme complices.

Puis elle s'est retournée, dans la direction de Stef et elle a dit d'une voix cassée :

— Je ne peux pas le laisser là.

Catherine a pris sa main :

— Il n'y a plus rien à faire pour lui, ma petite. Il faut que tu t'occupes de toi. Toi, tu es vivante.

— Non. Je suis morte.

Gabriel a dit :

— Je vais faire du café.

Daniel est venu le rejoindre au perco. Gabriel lui a murmuré :

— Je vais l'emmener.

— Alors là, mon vieux, tu vas te foutre dans de sales draps.

Tu ne crois pas qu'on en a fait assez ?

— Je la sors d'ici. Jusqu'en Italie. Après elle se débrouillera.

Daniel n'avait pas l'air convaincu. Gabriel a dit :

— Il y a une chose qui me fait chier. Tu sais quoi? (Il pose une main sur l'épaule de Daniel.) J'aurais bien aimé te connaître un peu plus... Tu sais ce que tu dois faire, avec Carole ? La quitter. Le plus vite possible.

— Elle a changé, j'ai l'impression.

— Non. Je suis un peu jeune pour te donner des leçons, mais non! J'ai vécu avec une fille comme ça. Elles détruisent tout ce qu'elles touchent, c'est plus fort qu'elles. C'est vraiment dommage qu'elle n'ait pas pris la balle perdue à la place de Listel, excuse-moi... (Silence) Tu peux me faire une promesse ? Quand tout sera réglé avec la police, tu vas rentrer à Bordeaux, tu vas reprendre ton travail : ne laisse pas tomber Catherine, s'il te plaît. Occupe-toi un peu d'elle, elle le mérite.

— Tu pars comme si tu n'allais pas revenir. Tu es jeune, merde ! Ne lâche pas la rampe.

Gabriel avait un pauvre sourire.

— Disons que mon avenir n'est pas tout tracé... La couleur du monde est sombre, très sombre.

Daniel a ramassé un revolver :

— Prends au moins ça.

— Non. C'est pas pour moi, ça. Je risquerais de me faire mal !

Ils répétaient à une morte « lève-toi et marche ». Pour que ça réussisse, il faut l'aide Dieu. Mais Dieu, cette nuit-là, on n'arrivait pas à le trouver. Il devait être planqué dans les sali-

cornes, honteux de ce qu'il avait laissé faire au « Flamant rose ». Aurélia ne bougeait pas. Elle n'avait pas touché à son café.

C'est Catherine qui a eu l'idée : « Si tu ne veux pas te séparer de Stef, emmène-le. » C'était une idée lumineuse, qui ne pouvait germer que dans la tête d'une femme. D'une femme qui connaissait l'amour. Gabriel et Daniel se sont regardés. Aurélia était en train de se lever. Elle a marché jusqu'à Stef. A fermé les yeux. Elle est restée un long moment immobile, les yeux fermés. Elle s'est retournée :

— Oui, je vais partir avec Stef.

Catherine est allée à elle, l'a prise par la main :

— Très bien, mais tu ne peux pas partir comme ça. Tu as vu dans quel état tu es ? Il faut que tu te laves, que tu te changes. J'ai des vêtements qui ne sont pas à ta taille et sûrement pas à ton goût, mais tant pis, tu seras habillée comme une grand-mère.

— Tu n'es pas une grand-mère. (Avec un semblant de sourire – le premier de la soirée :) Tu es une mère.

Aurélia ne pouvait pas trouver plus beau compliment. Catherine a mouillé ses yeux.

— Viens. Gabriel et Daniel vont s'occuper de Stef.

Pour Daniel le toubib, ça ne posait pas de problème de manipuler un macchabée, mais pour Gabriel, c'était une épreuve. Surtout un macchabée à la tête écrabouillée. Il en avait des suées. Il allait dégueuler sur place. Daniel a dit : « Laisse tomber. Essaie de trouver une bâche dans le garage. »

Aurélia était passée de l'hébétude à une forme de légèreté, d'insouciance. En se voyant dans une glace habillée en Catherine, elle avait pouffé de rire, et aussitôt elle s'était excusée auprès de sa « petite mère chérie » en lui faisant des mamours. C'était inquiétant. Mieux valait que Gabriel l'accompagne. Elle n'était pas contre.

Quand Catherine a compris ça, elle a accusé le coup. Elle avait beau dire, beau se raisonner, elle n'imaginait pas que Gabriel sorte de sa vie aussi brusquement. Gabriel l'avait prise dans ses bras : « Je vais jusqu'à la frontière et je reviens. » Elle n'y croyait pas une seconde. Lui non plus.

Au moment de partir, Aurélia a sorti des billets de banque par poignées pour Catherine et Daniel : « Profitez-en. Au moins, je n'aurai pas fichu ma vie en l'air pour rien. » Puis elle s'est tournée vers Gabriel : « On y va, chauffeur ? »

III

Le soleil était derrière les Alpilles, prêt à bondir pour illuminer la Plaine de Crau. Gabriel aimait ce moment du jour, juste avant qu'il ne commence. Il se levait souvent très tôt pour ne pas le rater. Les choses sont intactes juste avant qu'elles ne commencent. Il en était peut-être là avec Aurélia : juste avant de commencer à être amoureux. Tout était à venir... Mais sans avenir. À moins de se laisser aller aux rêves les plus grossiers : dans quatre heures, ils seraient à l'aéroport de Gênes, ils sauteraient dans le premier avion pour le Mali ou la Thaïlande, peu importe, assez loin pour oublier le cauchemar et reconstruire une vie neuve, dans le luxe, le calme et la volupté... En attendant, le coffre était occupé par un cadavre et la meurtrière présumée du notaire de Thionville ne tarderait pas à avoir Interpol à ses trousses.

À peine installée dans la voiture, Aurélia s'était endormie. Ça l'avait détendue de s'éloigner du lieu tragique pour aller ailleurs, même n'importe où. Mais son sommeil était agité. Elle croisait et décroisait les jambes en geignant. Elle avait

les genoux pointus. Les cuisses trop fines. Une petite décharnée. Elle ne mangeait pas assez. Gabriel se promettait d'y veiller.

Il prenait à cœur son rôle de protecteur – sans trop comprendre pourquoi. Le genre petite souris lui plaisait chez une femme, ils avaient échangé des regards troublés, ses grands yeux gris-vert le faisaient chavirer, il appréciait sa force et sa franchise après des années malheureuses avec une femme fragile et perverse. Mais se lancer dans une aventure qui risquait de le conduire en taule (car il n'avait pas le moins du monde l'intention de l'abandonner après la frontière), c'était disproportionné. Il a trouvé une explication fort peu scientifique : c'était un coup de foudre, mais il ne l'avait pas senti passer à cause du mega paratonnerre qu'il s'était fabriqué après son histoire avec Anaïs.

Cette idée lui a fait chaud au ventre et lui a donné l'envie de pisser. Il a laissé le moteur tourner pour ne pas réveiller Aurélia. Tout en se soulageant sous le ciel qui s'embrasait du côté des Opiès, il regardait la jeune femme à travers la vitre, et il a pensé : « J'ai bien l'impression que je suis tombé amoureux. »

Aurélia s'est réveillée sur l'autoroute, vers Aix-en-Provence. À peine ouverts, ses yeux se sont écarquillés devant la majestueuse Sainte-Victoire, blanche, élégante bien que massive. S'approchant du pare-brise, elle a murmuré : « Oh ! C'est beau ! C'est beau à pleurer. » Elle pleurait presque. En

situation de stress, la moindre émotion est exacerbée. Elle a continué, rêveuse : « C'est comme si on partait en vacances. Pour les gens du Nord, le Sud, c'est les vacances. Les vignes, les champs d'oliviers, la mer bleue... Avec mes parents, on faisait du camping tous les ans à La Ciotat. C'était réglé, tous les ans au mois d'août, La Ciotat. Mon père ne se compliquait pas la vie. Il y avait la plage, des activités pour les gosses, on ne l'emmerdait pas. Il lisait son journal toute la journée en attendant l'heure du pastis. J'y suis allée jusqu'à dix-sept ans. J'aimais bien. C'est là que j'ai rencontré Stef. Il était de Longwy. On flirtait des heures entières sur la plage. C'est même là qu'il m'a dépucelée, un soir. Mon père l'a tout de suite pris en grippe. Comme Stef puait le shit à plein nez, il l'appelait "le shi-shiteux". Il était fier de son jeu de mots, le vieux con. Je suis très vite partie de la maison. Quand il a fait son infarctus, je ne suis pas allée le voir à l'hôpital, j'ai pensé : Qu'il crève ! Et il est mort... »

Aurélia était sortie de son épisode euphorique. Son visage accusait la fatigue. De temps en temps, elle se retourna. Vers le coffre. Vers Stef. Elle a dit :

— T'es vraiment dingue ! Je ne suis rien pour toi. Prends la direction Toulon, tu rentreras par le train. Tu as déjà fait beaucoup pour moi. Je me débrouillerai toute seule avec mon paquet de merde. Eh oh ! Tu m'entends ?

— On va s'arrêter sur la prochaine aire pour casser la croûte.

— J'ai pas faim.

— Moi si.

Gabriel avait toujours gardé l'appétit dans les moments difficiles. Abandonné de tous (c'est à dire d'Anaïs), il s'affrait de bons repas, dans de bons restos, avec une bonne bouteille. Une réaction de survie. Au self, Aurélia le suivait d'un pas morne, quand il a rempli son plateau. Bien rempli. Les soucoupes débordaient. Aurélia a dit : « Tu vas manger tout ça ? »

Il en avait pris trop. Une petite mesquinerie de pauvre bien pardonnable. Avec le sac Lafuma lourd de pépètes qui pesait sur son épaule, c'est bête à dire, il se sentait riche. Il faudrait que tout le monde ait l'occasion de se sentir riche au moins une fois dans sa vie. Cette griserie de la toute-puissance, ce vent de liberté, cette douceur de vivre Hollywood Chewing-gum... Une deuxième fois, ce serait trop, on s'y serait déjà habitué, on veillerait au grain, on soupçonnerait toute personne s'approchant de trop près, on deviendrait con et très vite un salaud pour devenir encore plus riche. Mais une fois, seulement une fois...

Comme le rire, l'appétit est communicatif. Aurélia s'est mise, peu à peu, à picorer dans l'assiette de Gabriel en s'excusant. Un frite par ci, une croquette par là. Ça a fini par faire un bon petit repas. Elle avait dans le regard une pointe d'admiration, peut-être de reconnaissance, pour dire : « Tu as réussi à me donner faim ! Tu es fortiche, Gabriel ! »

Ce qui a troublé le plus Gabriel, c'est qu'elle avait dit pour la première fois « Gabriel ».

C'était complètement irréaliste, enfantin, mais dès qu'ils ont eu franchi la frontière, ils se sont embrassés comme s'ils avaient gagné le match. Gabriel n'a pas raté l'occasion de passer ses lèvres sur les cheveux d'Aurélia. Les baisers volés ont un goût particulier.

Ils se sont arrêtés à la première *area di servizio*. Il n'y a rien de moins exaltant qu'une station d'autoroute, c'est construit dans le seul but de satisfaire les besoins primitifs et d'engraissier les pétroliers. La station AGIP de Vintimille était insolite : décalée de l'autoroute et perchée au-dessus de la mer. Une mer argentée et scintillante, ce matin-là. Aurélia a dit une fois de plus : « Oh ! C'est beau ! » Elle est allée marcher sous les pins parasols. Gabriel s'est assoupi sur le volant.

Quand il s'est réveillé, elle était debout sur le parapet qui surplombait le vide. Il est sorti sans bruit de la voiture, s'est approché à pas feutrés et l'a prise à bras-le-corps. Elle a poussé un cri. Un peu plus, ils tombaient à la renverse. Elle était furieuse : « Tu n'en as pas marre de jouer les héros ? » L'instant d'après, elle s'excusait. Il a dit :

— Tu aurais sauté ?

— Je défiais le danger. Je fais ça depuis toute petite. Un jour, en vélo, j'ai descendu une grande côte sans tenir le guidon, je me dirigeais avec le corps, je roulais à toute pompe. Au dernier virage, qui était vachement raide, j'ai repris les commandes. Mais ils venaient de mettre du gravier, le camion était un peu plus loin. J'ai continué sans mon vélo, à plat ventre sur le gravier. Je te dis pas ! Direct à l'hôpital. J'ai encore des marques. Regarde.

Elle a découvert une épaule. Aussi pointue que ses genoux. Deux petites cicatrices avaient grandi avec elle. Elle riait : « J'en ai sur le ventre et sur les seins. Comme si j'avais eu la petite vérole ! » Gabriel a imaginé son ventre et ses seins avec des petites cicatrices.

Sur l'autoroute, Aurélia a continué sur sa lancée : « J'étais un garçon manqué, mais toujours la plus petite de la classe. J'ai une photo du CM2, je devais peser quinze kilos mouillée, je suis assise entre un grand imbécile et une grosse niaise. Ils ne me laissent pas la place des épaules et mes pieds ne touchent pas terre. J'ai un air souffreteux, mais pas malheureux. J'ai même un petit sourire qui veut dire : je suis au-dessus de ça, je suis ailleurs, vous ne pourrez pas m'attraper... J'ai grandi d'un seul coup grâce à Tonton Pastis. C'était un peu le raté de la famille, ce tonton. RMiste, alcoolique, sans femme ni enfants. On avait tout pour s'entendre, parce que, moi aussi, on me traitait comme une pauvre chose. Aussi bien mon père que ma mère, que mes sœurs. J'étais quantité négligeable. Tonton Pastis, lui, il me comprenait, j'existaïs à ses yeux. Il m'a emmenée en vacances, au bord de la mer, en Vendée. Il avait un cabanon là-bas. C'était un gros mangeur d'huîtres. Et, à l'époque, les gens avaient le droit de ramasser les roulantes, les huîtres sorties des parcs. C'était comme glaner dans un champ de blé après la moisson. Ces huîtres étaient parfois énormes, jusqu'à la taille d'une petite assiette, et elles avaient un goût sauvage. C'était des sauvages, comme

Tonton Pastis et comme moi. Des pas normales. On en gobait sur place, dès le petit-déjeuner. C'était roulantes à tous les repas et entre les repas. Résultat, j'ai grandi de neuf centimètres en un mois. Mes parents ne m'ont pas reconnue. Moi non plus, je me cognais aux meubles. Tonton Pastis était fier comme un bar-tabac. C'était l'une de ses expressions : fier comme un bar-tabac. Il est mort dans un bar-tabac. Il s'est affaissé sur le comptoir. Mes parents ont dit : "Il ne pouvait pas finir autrement." J'avais quatorze ans et encore grandi, jusqu'à une taille à peu près normale. J'ai porté le deuil de Tonton Pastis pendant des mois. Mon père disait : "Ça suffit tes simagrées"... Aujourd'hui encore, si tu me donnes des huîtres, c'est deux douzaines ou rien ! »

Après un long silence, elle a dit :

— On va où comme ça ?

— Tout droit.

— Non mais sans déconner. Tu ne crois pas que ce serait mieux que j'aille me livrer aux flics ? Je m'en fous d'aller en taule. Je m'en fous de vivre ou de pas vivre. Mais ça me fait chier qu'on se fasse prendre et que tu sois traité comme un criminel.

— J'irai en prison avec toi. On demandera une chambre double.

— Arrête tes bêtises, Gabriel.

Gabriel y avait réfléchi. N'arrêtait pas d'y réfléchir. La solution était peut-être Lampedusa, cette île entre la Tunisie et la Sicile, où débarquent les sans-papiers venus d'Afrique.

Il n'y avait pas de frontière à passer, donc pas de contrôle, puisque l'île était italienne, et les bateaux qui transportaient clandestinement les sans-papiers dans un sens, devaient bien repartir dans l'autre sens, quand ils n'avaient pas coulés ou pas été arraisonnés par les garde-côtes. Les salopards qui taxent la misère ne résisteraient pas à une liasse d'euros.

Aurélia était impressionnée par ce plan qu'elle n'aurait jamais pu concevoir. Elle était touchée. Elle s'est rapprochée du chauffeur et a posé la tête sur son épaule. Elle a dit : « Si je pouvais, je t'aimerais. » Gabriel a engagé la main autour de sa taille.

Ils sont restés des kilomètres comme ça. Dans les montées, quand il aurait fallu changer de vitesse, donc déplacer son bras, Gabriel laissait le moteur souffrir, plutôt que de briser ce moment de grâce.

Aurélia a dit : « J'aimerais bien me laver. Je pue. Je n'ai pas pris de douche depuis je sais pas combien de jours. Tu crois qu'on pourrait aller à l'hôtel, ce soir ? On est complètement épuisés. »

Le problème de l'hôtel, c'est qu'en Italie il fallait présenter ses papiers et remplir une fiche de police. À l'heure qu'il était, onze heures, Daniel et Catherine avait averti les flics. Mais le lancement d'un mandat d'arrêt international devait demander un certain temps. C'était aussi bien de trouver un hôtel maintenant et de décaniller en soirée. Gabriel avait réfléchi tout haut. Ils allaient sortir à la prochaine. D'après la carte, il y avait une petite route qui partait dans la montagne.

L'hôtel s'appelait « Bella Vista ». Heureusement que c'était écrit, on ne s'en serait pas rendu compte. Il donnait sur une rue grise dans un village gris. On n'imaginait pas l'Italie comme ça. Il restait une seule chambre, avec un *letto matrimoniale*. Gabriel se débrouillait en italien : « *Col bagno ? — Si, c'est une vasca di bagno.* » Gabriel s'est tourné vers Aurélia : « Il y a une baignoire. — Génial ! »

Aurélia était dans son bain depuis un bout de temps. Gabriel au lit. Il entendait les flicflocs. Pour la première fois, il se sentait découragé. En quittant la voiture, elle avait dit : « Stef va être tout seul... » Il n'en avait pas cru ses oreilles. Et maintenant, dans cette chambre faussement *matrimoniale*, il mesurait l'ampleur de sa connerie, de sa folie. Il n'y avait rien à espérer de cette fille complètement cassée. C'est vrai qu'il n'en attendait rien en s'embarquant avec elle, ça s'était fait comme ça, sans réfléchir. Sauf que maintenant, il réfléchissait.

Il dormait à moitié quand Aurélia l'a rejoint. Il se tenait tout au bord du matelas, tourné vers l'extérieur. Il n'occupait qu'un quart de ce grand lit de 160. Elle a dit : « Tu dors ? » Il n'a pas répondu.

Le jour déclinait quand il s'est réveillé. Ils s'étaient enlacés dans leur sommeil. Dans leurs rêves. Il a fait le dormeur qui change de position pour resserrer son étreinte. Aurélia a accompagné son mouvement en se blottissant. Il a risqué une main sur son derrière. Elle avait gardé sa culotte. La culotte de Catherine. Il a trouvé ça drôle, le cul d'Aurélia dans la

culotte de Catherine. Mais de l'électricité lui courait dans tout le corps. Ses doigts ne demandaient qu'à se glisser sous la culotte. Sa queue dure et douloureuse réclamait sa libération. Deux solutions : ou il se jetait sur Aurélia ou il se levait. Il s'est levé. La douche a calmé ses ardeurs.

Ils ont continué sur la route qui les avait conduits au « Bella Vista » pour s'enfoncer dans les Apennins et dans la nuit. Mais Gabriel avait pris ses précautions à la « Coop » du village. Il y avait de quoi sur la banquette arrière. Il avait même déjà ouvert une bouteille en guise d'apéro.

Désormais, il valait mieux éviter les voies à grande circulation. Ce n'était pas une mauvaise idée de rouler la nuit et de dormir le jour. Mais dormir où ? À l'hôtel ? Trop dangereux avec leur putain de flicage. Dans la voiture ? Trop voyant et peu reposant. De toute manière, la voiture, il fallait s'en débarrasser. Daniel et Catherine n'avaient pas dû donner son signalement aux flics, mais Gérard ne s'en était sûrement pas privé. Gabriel a dit :

— Tu sais voler une voiture, toi ?

— Bah non... Zonca était très doué pour ça. On a changé de voiture trois fois. Même les portières fermées, il en avait pour une minute.

Aurélia avait eu le réveil difficile. Elle tremblait de froid avec le chauffage à fond. Ils avaient pris de l'altitude et cette route étroite et sinueuse, dans un décor brouillé par la brume, ressemblait tout à fait à leur avenir. Elle a dit :

— Si on change de voiture, qu'est-ce qu'on va faire de Stef?

— Qu'on change de voiture ou pas, la question va se poser.

— On pourrait l'enterrer, tu crois ?

— Ça ne me semble pas simple.

— On ne va quand même pas le jeter aux ordures !

Elle s'est rencognée contre la portière, au plus loin de Gabriel, et s'est mise à pleurer : « Il a bien le droit à une sépulture convenable ! Il était innocent, lui, il était pur. Il n'a jamais fait de mal à personne... » Gabriel a arrêté la voiture. Il a pris sa main, qu'elle a tout de suite retirée. Il a parlé doucement :

— Qu'est-ce qu'il pensait de l'incinération, Stef?

— Il s'en foutait.

— C'est ce qu'on va faire.

— On ne peut aller comme ça dans un crematorium...

Elle a regardé Gabriel, longuement, avec une étrange intensité. Elle s'est jetée sur lui pour un baiser violent et désespéré qui les a laissés inertes pendant quelques minutes et silencieux pour un bon bout de route.

Ils avaient vu le jour se lever, comme la veille en Camargue. La veille, seulement vingt-quatre heures. Ça leur semblait si lointain. Ils étaient dans un autre espace-temps, sans repères.

Ils sont arrivés dans un lieu-dit, « Maddalena ». C'était une grosse ferme avec de nombreuses dépendances et même quelques maisons. La route était si peu fréquentée que le bou-

langer ambulant avait laissé la portière de son ducato ouverte et le moteur au ralenti. Il était parti livrer à la ferme. Gabriel a pilé et sauté de la ford, en criant à Aurélia : « Vite, prends le volant ! »

La fourgon n'attendait qu'un chauffeur. Les pneus ont crissé, le moteur a rugi. Doigts crispés au volant, Gabriel se marrait comme un dingue, tout en surveillant qu'Aurélia suivait. Elle suivait. Elle était un peu affaiblie ces temps-ci, mais on pouvait compter sur elle. C'était une vigoureuse. Elle s'en sortirait. L'improbable baiser de la nuit avait redonné confiance à Gabriel. Sans ce baiser, aurait-il pu réaliser ce qui était un véritable exploit pour ce grand garçon timide ?

Par chance, on était sur un plateau, la route était toute droite, vitesse maximum. Une vitesse folle, sur ce goudron défoncé. À l'arrière, les pains dansaient la gigue et les *cornetti* jouaient à s'attraper. C'était joyeux. Dans la petite image du rétroviseur, Gabriel apercevait la bouille réjouie d'Aurélia.

Après une heure de ce train d'enfer et plusieurs changements de direction, Gabriel s'est arrêté. Oreilles bourdonnantes, jambes cotonneuses. Aurélia accourrait en gambadant. Elle s'est pendue à son cou. Il a fait le tourniquet. Les jambes de la petite Aurélia ont décollé. Tourne, tourne, manège. En se lâchant, ils ont failli se retrouver le cul par terre.

Mieux valait ne pas s'attarder. Ils couraient toujours le risque d'être rattrapés et ils seraient bientôt recherchés pour vol de voiture. Aurélia a ouvert la porte arrière de la boulangerie, libérant une bonne odeur de pain frais. Et voilà qu'avant de remonter dans la ford, madame faisait ses provi-

sions ! Gabriel y a vu un succès personnel. Il s'est muni lui-même de deux fougasses aux anchois. *Focacce alle acciughe*. Il aimait bien l'italien. Quand sa prof écrivait au tableau, son derrière tremblait dans sa jupe moulante. Il était bon élève.

Le moment était venu de se débarrasser de la ford. Un autre challenge pour Gabriel et une épreuve en perspective pour Aurélia, à cause de Stef.

Ils sont montés le plus haut possible, jusqu'à 1700 mètres, au plus loin de la civilisation. Ils ont repéré un espace rocaillieux, sans végétation, suffisamment éloigné de la route. Mais il manquait un tuyau pour siphonner l'essence avec quoi arroser la voiture. Gabriel s'est souvenu d'une scène avec son père qui s'était trompé de carburant pour la 403 familiale. Il avait tout simplement ouvert un robinet sous le réservoir. Une chance, la vieille ford du « Flamant Rose » était équipée de ce robinet de vidange qui n'avait plus cours à cause des vols. Sur les voitures modernes, il y a même une grille à l'entrée du réservoir pour empêcher le passage d'un tuyau. Avec un bac en plastique emprunté au boulanger pour recueillir l'essence, c'était paré.

Aurélia se tordait les doigts devant le coffre ouvert de la voiture. Sous la bâche tachée de sang, il y avait l'homme qu'elle avait aimé depuis son adolescence. Le seul homme de sa vie. Elle n'avait pas douté un seul instant que ce serait pour la vie. Gabriel l'a prise doucement par l'épaule. Elle n'a pas opposé de résistance. Elle s'est assise sur un rocher, dos tourné à l'événement. Au scratch de l'essence qui prenait feu,

elle s'est crispée. Gabriel l'a entraînée par la main en courant. Ils arrivaient à la camionnette du boulanger quand ça a explosé. Gabriel l'a poussée à l'intérieur sans ménagement. Des indigènes auraient entendu l'explosion. Il fallait gicler au plus vite.

Dans la descente, Gabriel était tendu entre la conduite sur cette route en lacets serrés au bord du ravin et Aurélia en pleine crise de convulsions.

Gabriel n'y avait pas pensé dans le feu de l'action, mais un grand fourgon comme ce ducato, c'était la solution à leur problème : ils pourraient vivre dedans. Il suffisait d'acheter un matelas, deux oreillers et des couvertures. Même des draps, pourquoi pas des draps ? Et un camping-gaz. Une casserole. Des verres, des tasses, des assiettes, etc. Il allait aménager un vrai petit camping-car.

Ce n'était pas le moment de soumettre l'idée à Aurélia, elle n'était pas encore remise du choc. Il a décidé tout seul de revenir à la civilisation. Après un coup d'œil sur la carte, ce serait à Rapallo, une ville assez importante au bord de la mer, à une heure de route.

Aurélia avait fini par s'endormir, les joues salies et salées par ses pleurs. Elle n'en croyait pas ses beaux yeux quand elle s'est réveillée : elle était sur le parking de Décathlon-à-fond-la-forme. Le même qu'à Thionville. Exactement le même, ils ne s'emmerdent pas à adapter les magasins à l'esprit du pays. De la Terre de Feu au Kamchatka, on est partout chez soi. La culture du fric est universelle. C'est la première culture

universelle depuis l'apparition des australopithèques, il y a quatre millions d'années. Aurélia s'est crue quelques instants dans la zone commerciale de Thionville, Moselle. D'autant qu'avant leur coup foireux, ils y étaient allés, se fournir en baskets.

Gabriel a attendu qu'elle revienne à la réalité pour dire : « Tu vas rester dans la voiture. Il ne faut pas que tu montres, toi. Ça risque de durer un certain temps, parce qu'il y a pas mal de courses à faire. »

Il était revenu une heure plus tard avec deux caddies en surcharge. Pas facile de diriger ça avec seulement deux mains. Ils contenaient tout l'équipement de leur maison roulante, plus de quoi rhabiller sport la petite Thionvilloise. Puis il était reparti pour « positiver » au Carrefour voisin, se procurer de quoi pendre la crémaillère.

Retour dans la montagne protectrice. Comme la journée s'avancait, leur principal souci était de trouver le bon coin où bivouaquer. Aurélia étudiait la carte, scrutait l'horizon, était à l'affût du moindre petit chemin. Tout à coup, elle s'est écriée : « De l'eau ! De l'eau ! » C'était un trou de verdure où chantait une rivière, un petit val qui moussait de rayons. Gabriel a dit : « C'est poétique, ici. » Il a tout de suite pensé à la grappa qu'il allait s'envoyer dans ce paysage de rêve. Aurélia, elle, avait déjà sorti savon, gant et serviette d'un sac Carrefour recyclable et courrait vers la rivière. C'est étonnant, cette pulsion de propreté chez les filles. Elles sont programmées comme ça

depuis toutes gamines. Gabriel a eu une pensée ridicule, il en riait dans sa grappa : « C'est peut-être parce qu'elles font pipi dans leurs poils. Nous, on a un tuyau. »

Aurélia était accroupie au bord du torrent. Elle ne s'était pas mise nue. Elle avait soulevé son t-shirt pour laver le haut, épaules, nénés et tout. Elle l'a rabaisé et ça a été le tour de la culotte qu'elle a boudinée à mi-jambes. Mademoiselle montrait son cul à tous les passants. Elle s'est frictionnée énergiquement entre les cuisses, à plusieurs reprises... Gabriel a fermé les yeux. Il avait terriblement envie d'Aurélia. De la prendre et de tout lui donner. De plus – pensée mesquine vite balayée – il le méritait bien, après tout ce qu'il avait fait pour elle... Il a entrepris de mettre en ordre la maison roulante. D'abord virer les sacs de pain rassis. Les oiseaux italiens en auraient pour tout l'hiver. Puis préparer la chambre à coucher. Le baiser du matin lui laissait espérer le meilleur pour la nuit à venir.

Quand Aurélia est remontée du torrent, il a dit : « On s'essuie les pieds, s'il vous plaît, avant de monter dans le palace. » Il ne restait plus qu'à disposer le repas sur la table de camping. Assieds-toi sur le pliant Décathlon, ma petite vieille, bois une gorgée de sylvaner, j'apporte le plat du jour.
Il piatto del giorno.

C'était une montagne d'huîtres. Les meilleures, des Gil-lardeau. Les Italiens adorent ça, paraît-il. En tout cas dans les quartiers riches, comme à Rapallo. Aurélia avait dit « deux douzaines ou rien ». Il y en avait quatre, et pas plus d'une pour Gabriel. Un peu de luxe dans la vie qui fait des misères.

Aurélia allait repleurer. Ah ! non ! Au boulot ! Il fallait les ouvrir, maintenant. Et les Gillardeau, ça résiste au couteau.

Aurélia a fermé les yeux pour gober la première huître, comme une communiante qui reçoit l'hostie. Elle a dit :

— J'entends le bruit de la mer...

— Ce ne serait pas plutôt le bruit d'un torrent ?

Elle a écourté son rire pour se jeter sur un autre mollusque. Gabriel en était au cinquième qu'elle avait déjà liquidé sa douzaine. Puis, tout de même, elle a marqué une pause. Elle regardait Gabriel qui la regardait. Elle a dit : « Depuis qu'on est partis, je ne t'ai jamais dit merci. On est égoïste quand on souffre trop... Merci, Gabriel. »

Ils étaient confortablement installés dans leur cabane, allongés sur le dos, côté à côté, drap au menton, à la lueur maladive d'une lampe de poche. Gentil petit couple sans avenir avec un lourd passé de quarante-huit heures. Aurélia a dit :

— Quand je pense au pauvre boulanger ! Si on avait son adresse, on lui enverrait de l'argent.

— La carte grise est dans la boîte à gants.

— Ah ! Très bien. On fera ça demain. Qu'est-ce que tu en penses ?

Ils parlaient pour ne rien faire. Gabriel a passé son bras sur Aurélia pour qu'elle se tourne vers lui. Ils étaient face à face. Ils se sont souri bêtement. Elle a baissé les yeux. Il lui a déposé un baiser sur le nez. Elle a souri. Puis elle a tendu ses lèvres.

C'était bien parti pour qu'ils deviennent amants, mais le corps a ses raisons que le cœur ignore. Le sexe d'Aurélia n'était pas d'accord. Il s'est montré impénétrable.

La pauvre chérie sanglotait : « Je ne peux pas ! Je ne peux pas ! Stef me regarde. Je ne peux pas le tromper. Je n'ai jamais fait l'amour avec un autre homme que lui. Il n'avait jamais connu de femme. On avait dix-sept ans... »

Gabriel la console, la caresse. Il laisse courir les doigts sur ses seins rondelets, ses épaules pointues, ses bras menus. Il descend un peu plus bas, encore plus bas, jusqu'à la petite touffe. Puis à l'intérieur de la petite touffe. Elle se calme. Elle sourit. C'est doux. Elle murmure : « Stef ne me caressait jamais. C'est toujours moi qui le caressais. » C'est bon. Gabriel a de la rosée sur ses doigts. Mais il sait que le moment n'est pas venu. Aurélia lui en est reconnaissante. Elle le caresse à son tour. Timidement. Maladroitelement. Ça, elle peut le faire, elle n'a pas l'impression de tromper Stef. Mais Gabriel ne l'encourage pas. Il ne veut pas forcer les choses.

Le réveil est mauvais pour Aurélia. Elle ne veut pas de café. Ne veut pas se lever. Des nuages épais confisquent la lumière. Il fait nuit en plein jour. Elle dit : « Je suis nulle... Toi qui es si attentif, si tendre... Laisse-moi ici, rentre en France, va vivre une vie normale avec des gens normaux... Je ne te mérite pas... » Il pleure dans son cœur comme il pleut sur la vie. Gabriel pleurerait bien avec elle, mais c'est un garçon, les garçons ne pleurent pas, sinon qui consolerait les filles ? C'est un écosystème. Il a repris le volant et conduit au son lancingant

des essuie-glaces. Aurélia est restée couchée à l'arrière.

Sur le coup de midi, il s'arrête. La pluie aussi. Il déplie la table de camping et inspecte le garde-manger. Un petit cassoulet par ce temps pourri, ça passera bien. Bon, ça n'est que de la conserve, mais ce barolo 1997 remontera le niveau, il ne déparerait pas sur la table d'un étoilé.

Pendant que ça chauffe sur le camping-gaz, il sirote un premier verre en écartant toute question existentielle. « Il est inutile de chercher le chemin du bonheur, le bonheur c'est le chemin. » Epictète. Comme il en reste un bon bout, il n'y a pas de souci à se faire.

Aurélia était en train de le regarder, drapée dans la couette. Elle souriait la bouche ouverte. Ce qu'on appelle un sourire béat. Elle dit : « Tu es incroyable ! » Ces gentilles paroles tombent au moment où le cassoulet est juste bien chaud. Il faut donc s'y mettre.

— Tu n'en veux pas ?

— Non, merci.

— Un verre de vin ?

— Non, merci. Je voudrais te dire une chose, Gabriel... Je suis quand même très détraquée après tout ce drame, toute cette folie... Alors, je me méfie... Je me demande si je suis vraiment moi, si c'est vraiment moi qui... Mais j'ai beaucoup réfléchi cette nuit, et encore ce matin, pendant que tu roulais sous la pluie, tout seul, et moi, derrière comme une pauvre conne... J'en suis sûre, maintenant...

La fourchette de Gabriel s'arrête devant sa bouche.

— Sûre de quoi ?

— Je t'aime beaucoup... Je n'ai pas encore le courage de me l'avouer, mais peut-être même que... Peut-être même que je t'aime, voilà, c'est dit.

Gabriel repose sa fourchette. Le bout de saucisse replonge dans la sauce du cassoulet.

Cet aveu changeait tout. Ils étaient en voyage de noces. On vous a raconté une histoire glauque, un casse qui tourne mal, quatre macchabées au total, une gonzesse en fuite avec un blanc-bec qui ne sait pas ce qu'il fait. Oubliez tout ça. Il était une fois un jeune homme et une jeune femme qui n'avaient eu de l'amour, malgré un âge avancé, qu'une vue partielle et limitée...

Au premier village, ils ont posté une lettre à Cesare Bracale, via Verdi 12, 17012 Alibissola Marina. Ci-joint 30.000 euros. Excusez-nous. Le boulanger pourrait s'acheter deux camionnettes. Ils espéraient aussi que ça l'inciterait à retirer sa plainte.

Ils se sont entendus sur un point : on n'essaie pas de faire l'amour, ça viendra quand ça viendra. Mais liberté totale pour les caresses. Gabriel l'a mise au défi :

— On a dit « liberté totale » ?

— Liberté totale.

— OK, on va voir ça.

Aurélia passe à l'arrière en enjambant son siège. Le temps que Gabriel gare le fourgon, elle déjà sous la couette, entièrement sous la couette, rien ne dépasse. Gabriel dit :

— Y a quelqu'un ?

Une voix d'outre-couette lui répond :

— Y a personne.

— J'aurais pourtant bien cru. Je vais faire le test du chatouillage.

— Non non non !

Il la rejoint dans la niche. Quand le monde ne va pas comme vous voulez : Méthode Couette ! On en trouve à trente euros chez Afonlaforme. Il faut la rabattre soigneusement, ne laisser passer aucun filet d'air ni de lumière. Et là, il ne peut plus rien vous arriver de mal. Sauf de mourir étouffé. Aurélia chuchote :

— Tu m'en veux pour cette nuit ?

— Moi non, mais... j'en connais une qui boude, ce matin.

Aurélia met quelques secondes à comprendre l'allusion. Puis elle rit. Puis elle ne rit plus.

« Pour le sexe, avec Stef, on était deux enfants. Ça ne durait pas plus de cinq minutes. C'était simplet. J'aimais bien ça, c'était toujours tendre, émouvant, mais je n'avais pas de vrai plaisir. Je l'ai compris le jour où ça m'est arrivé, par hasard. On avait dû picoler, ou fumer pas mal, on a fait ça sur la moquette, brutalement, et là, j'ai décollé. Jusqu'au plafond ! Stef était impressionné, ce jour-là. Pour lui, ça s'était passé comme d'habitude. Moi, j'étais toute tremblante, je pleurais. Il ne comprenait pas ce qui m'arrivait. Moi non plus, d'ailleurs... Après, je me suis sentie un peu frustrée, quand on faisait l'amour. J'attendais que ça se reproduise. Stef a

dû le sentir. Il se retenait, mais il ne se retenait pas assez longtemps. Ce n'était pas un garçon très énergique, il faut le reconnaître. Je serais mal venue de lui reprocher, puisque je l'avais choisi comme ça. J'aimais bien le nourrir, le caresser, le faire jouir. Tout mon plaisir était là, et je ne le regrettais pas... Je le regrette un peu, aujourd'hui... Il est mort avant qu'on ait grandi... »

Des coups ébranlent la carrosserie. « Polizia ! Aprite ! » Une onde de terreur les traverse. Ils sont pris au piège. Les coups redoublent, puis la porte s'ouvre sur un homme en uniforme. Il a une casquette marquée : « pArco nAturALe ALpi ApuAne guArdiA ». Il est congestionné. Il a des poils plantés sur le nez et une oreille décollée à cent vingt degrés. C'est une espèce rare, conservée dans un parc naturel. Il grogne : « È divieto di campeggiare ! Andate via subito ! »

Pour les caresses en liberté totale, ils verront plus tard.

Ils roulent gaiement dans le brouillard. Gabriel conduit de la main gauche, la droite jouant la mélodie principale sur les genoux d'Aurélia. Il dit :

— Si Dieu existait, je l'embrasserais sur sa grande barbe blanche et je lui dirais : « Merci, Nonno ! »

— Moi, je tirerais sur sa barbe qui est sûrement fausse et je lui dirais : « Salopard, pourquoi tu m'a fait poireauter si longtemps ? »

Les virages se succèdent, dans une descente abrupte et glissante de boue. La dernière des *Alpi Apuane*. Aurélia n'est

pas très rassurée : « Je veux qu'on reste vivants pour devenir de vrais amants. »

Une heure plus tard, Florence émerge du brouillard. Il restait un peu de soleil et c'est justement Florence qui le récolte. Il flatte la coupole de *Santa Maria del Fiore* qui semble posée sur la ville. Aurélia se rapproche du pare-brise.

- J'ai toujours rêvé d'aller à Florence. On y va ?
- On y va, où ?
- À Florence.
- Tu perds la tête, Aurélia.
- À qui la faute ?
- On va se jeter dans gueule du loup !
- Je veux aller à Florence avec toi.
- On risque surtout de visiter la prison. L'entrée est gratuite, mais il n'y a pas de sortie !
- Je veux aller à Florence avec toi.

Le phénomène amoureux déclenche un processus biologique assez complexe. Il agit en premier lieu sur les surrénales, qui sont deux glandes endocrines triangulaires situées au-dessus des reins. Elles libèrent à la fois du cortisol et de l'adrénaline, avec pour effet une production de neurotransmetteurs qui vont activer ou bloquer la transmission de l'influx nerveux dans les synapses. Bref, l'individu concerné a un sentiment de toute-puissance qui peut l'amener à faire n'importe quoi au mépris de sa propre sécurité.

Les voici baguenaudant, bras dessus bras dessous, le

long de l'Arno, comme deux vulgaires touristes descendus de leur Pullman. Guidés par les étoiles Michelin, ils visitent des églises, des musées, des palais qu'ils auront oubliés demain, on s'en fout. Ils se nourrissent de choses en i : capuccini, gelati, tortellini. Ils se renippent Via Calzaioli. Aurélia a craqué pour une robe de soie typiquement florentine, moulée au buste, vague de la taille aux talons. Elle a l'air d'une jeune mariée. Gabriel fait claquer sur le pavé une paire de mocassins en cuir de veau.

Ils finissent, par hasard, dans un bar-pizzeria sans Américains ni Japonais. C'est la cantine des étudiants florentins. Comme quoi en ne cherchant pas, on peut trouver des endroits sympas, vrais, dans des lieux vérolés par le commerce et la connerie touristiques. L'ambiance est *allegro vivace*. On ne dirait pas que l'Italie est gouvernée par la maffia. Ils sont beaux, même les filles moches sont belles. Ils sont élégants, sûrs d'eux-mêmes. Le monde leur appartient. Contraste saisissant avec les deux hors-la-loi qui éclusent les verres au fond du café en grignotant leur margherita. Ça leur fout un coup au moral. Ils abusent du frascati, ce petit blanc qui se boit comme de l'eau avec beaucoup plus de goût. Même Aurélia termine à la grappa.

Ils marchent de traviole dans la rue déserte. Par chance, ils ne penchent pas du même côté. Ils mettent une heure à retrouver le ducato, au bord du fleuve. Le *Ponte Vecchio* est illuminé. Ils le regardent longuement, comme si c'était la dernière fois. Elle dans sa robe de mariée, lui dans ses chaus-

sures de noces qui lui font mal aux pieds. Ils se couchent tout habillés. Ils s'endorment mollement enlacés sur une phrase historique de Gabriel : « On est vraiment des cons. »

Gabriel est réveillé par la pluie au petit matin. Elle dégoutte sur son épaule. La porte latérale ferme mal. Il promène une main légère sur le gros paquet qui ronflote à son côté. Ce corps répond normalement au nom d'« Aurélia ». Combien de fois ce nom a-t-il été prononcé en vingt-cinq ans de vie ? Aurélia par ci, Aurélia par là. Bébé chétif, petite fille trop petite, gamine dopée aux huîtres, fière adolescente bravant le père, jeune femme amoureuse au sexe endormi... Gabriel calcule : $365 \times 25 = 9125$ jours. Arrondissons à 9000. Mettons deux fois par heure, ça fait une trentaine dans la journée. $9000 \times 30 = 270.000$. En gros, le nom d'Aurélia a été prononcé 300.000 fois depuis sa naissance. 300.001 fois puisque Gabriel le murmure à l'instant même, dans la nuit florentine, en caressant doucement les cheveux qui dépassent de la couette.

Il se glisse hors du lit et enjambe les sièges. Retour au volant et à la clandestinité. Il s'accorde tout de même une halte dans un bar à Certosa, dans la banlieue de Florence. Le *capuccino* s'impose. Son voisin de comptoir lit le « *Corriere della sera* » : « *In Francia, massacro in un'area di servizio. I sospetti sono fuggiti in Italia.* » Photo d'Aurélia. Et de lui-même.

Il n'attend pas sa monnaie. C'est tout juste s'il ne rase pas les murs pour revenir au ducato. Sa photo vient d'un

tiroir du bureau de Gérard. Djamel avait fait des photos avec son mobile à l'anniversaire de Catherine. Gérard est devenu l'auxiliaire de la PJ. Il risque de s'en tirer, ce salaud. D'autant qu'il n'a tué personne. Le fusil, ça n'était que pour se défendre.

Ça lui fait de l'effet, à Gabriel, d'être passé sur le devant de la scène. Il était conscient de s'être lancé dans une aventure dangereuse, mais ça restait théorique. Comme le fumeur qui se sait exposé au cancer du poumon. Aux résultats des analyses, il tombe de haut. En même temps, cette « promotion » le rapprochait d'Aurélia. Ils étaient deux fugitifs dans un monde destiné à les perdre. Interpol les avait mariés. Liés à la vie, à la mort. À peine né, leur amour prenait une ampleur dramatique qui le distinguait de celui du commun des mortels.

Un homme de bon sens aurait réveillé Aurélia en catastrophe. Vite, vite, fuyons ! Gabriel est remonté dans le ducato par la porte du chauffeur, il a re-enjambé les sièges pour repasser à l'arrière, s'est reglissé sous la couette. Il était au côté d'Aurélia comme s'il n'avait jamais bougé. Il s'est mis à caresser la jolie robe de soie florentine. Puis ses doigts sont passés sous l'étoffe. Dans son demi-sommeil, Aurélia a tendu ses lèvres, ses seins, son ventre. Elle s'est ouverte à Gabriel. On se débat avec des problèmes insolubles, qu'on tourne et retourne dans sa tête, et un jour les choses se font toutes seules. Aurélia était devenue la femme de Gabriel.

Mais Palerme avait brusquement reculé sur la carte. Ils allaient devoir se payer les Apennins sur toute la longueur. Des jours et des jours à trente à l'heure sur des routes mal carrossées. Et, désormais, toute apparition en public de l'un comme de l'autre pouvait être fatal. La une sur le *France Soir* italien, ça allait avec l'ouverture du JT sur la *RAI Uno*, la chaîne la plus pourrie, donc la plus populaire. Des millions d'Italiens connaissaient leur trombine.

Le regard bas et fuyant, les deux assassins ont fait provision de conserves en tout genre à la Coop de Certosa et rempli le réservoir du ducato, plus cinq jerricans de réserve. Ils ont aussi acheté le *Corriere*. C'est la plaque d'immatriculation de la Ford qui les avait trahis. Un coup classique. L'article précisait qu'ils se trimbalaien avec leur butin, de l'ordre d'un million d'euros. De quoi faire rêver les voyous et les fauchés. Ils devenaient un gibier de grande valeur.

Ils étaient tourmentés mais pas stressés. Par la magie du sexe, leur ciel intérieur était serein. C'est Aurélia qui a eu l'idée : et s'ils se cachaient dans la montagne, au lieu de faire des kilomètres et des kilomètres, avec toute l'incertitude d'un embarquement à Lampedusa ? En Italie, la montagne n'est jamais très loin. Ils y seraient en une heure ou deux. Ils avaient de quoi tenir pendant des semaines en autonomie. Ils changeraient de look pour ressembler le moins possible aux photos qui circulaient. Ils feraient venir Daniel pour chercher une maison isolée à vendre et l'acheter en son nom. Après, ils trouveraient bien le moyen de se procurer des faux papiers

C'était comme des vacances. Ils allaient aux champignons dans la forêt. Ils se baignaient nus dans les torrents. Ils sirotaient leur verre de frascati devant les couchers de soleil. Ils n'étaient pas loin de penser que tous les malheurs qu'ils avaient traversés étaient le prix à payer pour leur bonheur. Dans leur future maison, quelque part dans ces belles montagnes bleutées, ils ne vivraient que pour s'aimer. Ils ne se quitteraient jamais, jamais. Eau de rose à profusion.

Ils se prenaient plusieurs fois dans la journée et plusieurs fois dans la nuit. Le sexe n'avait plus rien d'exceptionnel ni d'inquiétant pour eux. C'était une folie naturelle d'aller et venir l'un dans l'autre, doucement, longtemps, jusqu'au point de jouissance qui les laissait sans forces pour un court moment.

Mais ils restaient prudents. Ils changeaient de campement tous les deux ou trois jours. Un paysan s'étant attardé à faire la causette et posant des questions mine de rien, ils avaient tout de suite décanillé. Gabriel laissait pousser sa barbe et avait coupé les cheveux d'Aurélia tout court. Il l'ap-

pelait « ma petite tondue ». En riposte, elle l'appelait « mon grand poilu ». Bientôt, ils pourraient descendre au village le plus proche, juste le temps de poster une lettre à Daniel.

Gabriel était sûr que son ami toubib ferait l'impossible. Le problème, c'était pour le joindre. Pas question de l'appeler d'un mobile (d'ailleurs, ils pouvaient les balancer au torrent, leurs mobiles). Mais même d'une cabine, c'était risqué. Impliqué dans l'enquête, Daniel risquait d'être sur écoute. Surtout que Gérard avait dû le charger, en faire le complice des fugitifs. La seule solution, c'était d'écrire. Ils fixaient rendez-vous à Daniel dix jours plus tard à une heure précise, à un endroit précis, dans cette montagne. En sécurité, ils proposaient deux autres rendez-vous identiques une semaine et quinze jours plus tard. Une bouteille à la mer à l'heure d'Internet.

Au retour du village, ils ont croisé une voiture de *carabinieri* et, dans le rétro, Gabriel les a vus amorcer un demi-tour. Par chance, le ducato entrait dans un virage et, à la sortie, une route s'offrait sur la droite. Gémissements de pneus. Craquements de carrosserie. Deux cents mètres plus loin, il s'engouffrait dans un chemin forestier. Mais le terrain était impraticable avec cette voiture. Ils sont partis en courant pour prendre de l'avance en cas de poursuite.

Merde ! Ils avaient oublié le sac Lafuma !

De leur cachette dans les buissons, ils ne voyaient pas le fourgon. Ils étaient donc à l'affût du moindre bruit. Rien de suspect. Mais les carabiniers avaient pu laisser leur voiture sur la route pour inspecter à pied le chemin défoncé. Vingt

minutes plus tard, ils se rapprochaient en rampant avec précaution, par étapes. Il n'y avait personne autour du ducato.

Quelques jours plus tard, le temps a viré pendant la nuit. À l'automne, dans les Apennins, les orages sont souvent d'une extrême violence, avec des tornades dévastatrices. Le vent faisait tanguer le fourgon. Des trombes d'eau éclataient sur la carrosserie. Les éclairs successifsjetaient une lumière blême dans l'habitacle. Gabriel, pas rassuré, rassurait Aurélia blottie dans ses bras. On ne craint rien dans une voiture, les pneus isolent de la terre.

Intrigué par un bruit de rivière allant croissant, Gabriel a entrouvert la porte latérale : l'eau dévalait sous le ducato. Ils étaient au milieu d'un torrent. Ça, c'était inquiétant. D'autant qu'ils s'étaient arrêtés au bord d'une sorte de falaise. Le torrent, gagnant en force, risquait de les précipiter dans le vide. Ou bien il ravinerait la terre, ce qui aurait la même conséquence.

Quand le fourgon s'est affaissé d'un côté, il n'y avait pas à hésiter. Ils se sont éjectés. Sans oublier le sac Lafuma. L'épisode des *carabinieri* avait servi de leçon. Mais cette richesse ne leur serait pas de grande utilité pour l'instant. Ils étaient haut dans la montagne, vêtus de rien, sous une pluie drue et un vent qui les chahutait. Dans la minute qui a suivi, le ducato basculait et s'écrasait cent mètres plus bas dans une gerbe d'eau et d'étincelles.

Ils sont restés un moment sidérés, avant de se mettre en

marche, collés l'un contre l'autre, agités de tremblements incoercibles. Bientôt, ils ne sentaient plus leur corps. Quand les jambes d'Aurélia fléchissaient, Gabriel la soutenait par la taille et lui redonnait l'impulsion pour avancer. Puis il a fallu la porter. Lui-même très affaibli, il titubait sous le poids plume de sa chérie. Il a tenu quelques centaines de mètres. Au moins, le temps de rejoindre une route goudronnée, où une improbable voiture pouvait circuler par ce temps de chien méchant.

L'improbable voiture était un puissant 4x4 BMW, le genre d'engin à plus de cent mille euros. Au piano, Glenn Gould, dans les *Variations Goldberg*. Au volant, Vittorio, un beau quinqua, dents blanches haleine fraîche, au visage ouvert. Georges Clooney. Il était propriétaire d'un domaine viticole dans le Chianti. Il revenait de chez sa fille qui n'en faisait qu'à sa tête : cette petite sotte boudait la fortune familiale pour élever des chèvres dans la montagne. Ça lui passerait. Vittorio avait une conduite sportive et décontractée sous la pluie battante, sur la route en lacets encombrée de pierraille et de branches cassées. Ces types ne doutaient de rien. Ils se comportaient comme les maîtres du monde. Ils l'étaient d'ailleurs.

Il parlait tout seul. Se suffisait à lui-même. Guère curieux des oiseaux détrempés qu'il avait ramassés. Échange poli :

— Cosa li è arrivati ?

— La nostra macchina è rota.

Vittorio a répondu dans un français parfait, sans accent :

- Elle est en panne ?
- Non, elle a été emportée par la boue.
- Ah ! Les orages sont terribles dans la région. Il y a des morts chaque année. Il faut dire que les gens sont bien imprudents.

Aurélia et Gabriel se demandaient à quelle sauce ils allaient être mangés. Ce type sympathique était un ennemi. Sûrement un supporter de la Ligue du Nord, défenseur de l'ordre moral. Ils ne pourraient même pas l'acheter, il était riche avant de naître.

Au moins, il ne les avait pas conduits direct chez les carabiniers. Une heure plus tard, le BMW traversait un grand parc pour piler devant le perron d'un château. Malgré l'heure tardive, des serviteurs sont accourus. On a ouvert la portière à Monsieur. Monsieur a donné des ordres pour qu'on s'occupe des « *naufragi della tempesta* ». Puis il a disparu sans saluer ses invités. Il avait des affaires urgentes ou l'envie de pisser.

Le personnel était aux petits soins avec les « naufragés ». On les a déshabillés, frictionnés, on leur a enfilé de beaux habits bien repassés, on leur a servi de la tisane de thym brûlante. Ils se sont retrouvés sous un lustre en cristal de Murano, dans le grand lit blanc de la *camera bianca*, au deuxième étage. Épuisés. La fièvre montait. La toux s'annonçait. Même pas la force de faire l'amour.

Soudain, Gabriel s'est dressé sur un coude : le sac Lafuma ! Il était resté dans la salle de bains, avec ses vêtements mouillés.

Mais dans la salle de bains, pas de vêtements, pas de sac. Et la maison était silencieuse, endormie. Gabriel s'est recoutré désemparé. Ils voulaient croire que le sac avait tout simplement été rangé.

Le lendemain matin, la tempête n'était plus qu'un souvenir. Sauf pour Aurélia et Gabriel qui en gardaient une bronchite sévère. On leur a servi une somptueuse *collazione* dans la chambre. Trop beau pour être vrai. Qu'est-ce que ça cachait ? Il y avait un billet sur le plateau : « Chers naufragés, passez à mon bureau dans la matinée. Vittorio. ».

Dans son grand bureau d'acajou tapissé de livres et de tableaux, le maître céans s'est montré détendu et chaleureux, comme la veille. Il espérait qu'ils avaient bien dormi et étaient satisfaits de son hospitalité. Depuis des siècles, l'hospitalité était dans les gènes de sa famille.

« Naturellement, vous l'imaginez bien, je vous ai reconnus. Mon personnel aussi. Vous avez défrayé la chronique. Mais ne vous inquiétez pas, j'ai pris mes dispositions. Ils me sont d'une fidélité à toute épreuve. Vous pouvez rester dans ma demeure le temps qu'il faudra pour vous refaire une santé. (Large sourire plein d'humanité.) Vous voyez, je prends le risque d'être accusé de complicité pour les faits gravissimes qui vous sont reprochés ! »

Il a posé le sac Lafuma sur le bureau. L'a ouvert. En a sorti deux liasses qu'il a poussées vers Gabriel et Aurélia.

« Cette somme vous permettra de voir venir, comme on dit dans votre langue. Je ne fais pas de morale et je ne m'érigé pas en juge : je vous souhaite bonne chance. »

Il s'est levé, signifiant que l'entretien était terminé. Gabriel a réussi à dire :

— Ce sac ne vous appartient pas.

— Oseriez-vous prétendre qu'il vous appartient, jeune homme ?

Gabriel n'était pas du genre, ni de taille à attraper ce salaud au collet. Et ç'aurait servi à quoi ? Ils étaient bel et bien coincés. Il a dit seulement, avec tout le mépris dont il était capable :

— Je comprends que votre fille préfère la compagnie des chèvres !

Il avait visé juste : l'autre n'a pas pu retenir un petit sourire crispé. Aurélia, elle, lui a jeté les deux liasses à la gueule en crachant : « Pauvre type ! » et elle s'est ruée sur lui. Une chatte en colère, ça peut faire très mal quand ça s'accroche à vous. L'aristocrate était acculé contre sa bibliothèque, se protégeant comme il pouvait de ses mains manucurées. Il bafouillait : « *Chiamero la polizia !* » Il en avait oublié son français. Ils ont besoin de la police, ces gens-là. Elle est à leur service. Il devait se sentir d'autant plus menacé qu'Aurélia était poursuivie comme une dangereuse criminelle. Présentement, elle risquait en effet de passer à l'acte. Elle s'était emparée d'un presse-livres en marbre et s'apprêtait à le frapper à la tête. Triste souvenir. Gabriel a détourné son geste. Le presse-livres a brisé une vitrine de la bibliothèque. Elle criait : « Je vais le tuer, ce salaud ! »

Le salaud s'est enfui en emportant le sac Lafuma. Il laissait le problème à ses larbins. Cette affaire était d'une affli-

géante vulgarité. Il n'y avait rien de pire que la vulgarité pour cet être raffiné sans scrupules.

Ils avançaient lentement sur la route qui menait au village – à la gendarmerie du village, ils n'avaient plus le choix. Ils marchaient chaotiquement, à cause des sanglots qui secouaient Aurélia et tournaient à la crise de nerfs. Gabriel l'a entraînée dans un champ de maïs, à l'abri des regards. Ils ont fait l'amour à la diable avec la violence du désespoir. Ils suffoquaient sous la jouissance. Aurélia a murmuré « je veux mourir » et « je t'aime ». Elle a glissé d'entre les bras de Gabriel au bruit d'un camion qui approchait.

Chuintements de pneus. Claquements de portières. Éclats de voix. Gabriel ne bougeait pas. Il savait que tout était fini.

C'est dans ce champ de maïs où ils s'étaient aimés pour la dernière fois, que les carabiniers sont venus l'arrêter, en fin d'après-midi.

ÉPILOGUE

Gabriel a été extradé et a pris six ans en assises.

Catherine est venue le voir plusieurs fois au centre de détention de Roanne. Elle vivait toute seule dans un studio aux Saintes-Maries-de-la-Mer, comme « une pauvre malheureuse ». Mais elle allait de temps en temps passer un week-end à Bordeaux, chez Daniel. Gérard avait écopé de douze ans. Son passé avait alourdi la peine. Ce voyou de Djamel s’en était tiré avec huit ans, alors que c’était bien lui qui avait appuyé sur la gâchette, non ? Allez comprendre. Quant à Raymond, il avait été chargé à mort par Daniel : seize ans. Il mourrait en prison. Elle n’avait jamais répondu aux lettres de cet imbécile.

Daniel et Gabriel n’avaient jamais cessé de s’écrire. Une vraie amitié était née. Daniel était prêt à partir pour le rendez-vous en Italie quand, catastrophé, il avait appris la nouvelle par la presse. Il a fait le voyage à Roanne pour présenter « officiellement » à Gabriel une petite blonde toute frisée au regard rieur, rencontrée sur le dojo : Virginie. Gabriel en était ému aux larmes. Ému par la simplicité rayonnante de cette

fille qui n'était pas belle, qui était beaucoup plus que ça. Ému par la vie douce et intelligente qui s'offrait à son ami. Ému par la démarche de Daniel, cinquante ans bien tassés, qui quêtais l'approbation d'un jeunot tout juste trentenaire. Gabriel a serré si fort son ami dans le parloir qu'il en a fait tomber ses lunettes de taupe. Et Carole ? Carole s'était exilée en Argentine. Tant pis pour les Argentins !

Gabriel est sorti au bout de quatre ans. Quatre ans de taule, ça vous change un homme, et pas forcément dans le bon sens. Il était loin, le grand garçon timide qui s'était présenté à l'embauche au « Flamant Rose ». Daniel ne lui aurait pas prêté de fric s'il avait su ce que Gabriel comptait en faire. Retour en Italie. Dans le Chianti. Chez un certain Vittorio, devenu ministre de Berlusconi. Destin normal pour une crapule.

Cet homme important s'est souvenu tout de suite du minable qu'il avait hébergé par une nuit d'orage. Il l'a accueilli de manière cavalière et cynique : « Si vous venez récupérer l'argent, désolé, mon cher ami, j'ai tout investi en Californie avec Mondovino. »

Gabriel a sorti un revolver. L'autre a dit : « Non ! » Il a reçu une balle dans la tête.

Gabriel a marché jusqu'à un champ de colza en fleurs, qui était un champ de maïs quatre ans plus tôt. Il a pleuré à gros bouillons. Il n'aurait pas pu dire s'il pleurait sur Aurélia ou sur lui-même ou sur l'humanité tout entière.

Pour retrouver confiance en l'homme après ce récit dramatique, relisons Teilhard de Chardin (1881-1955) : « En son fourmillement d'âmes, dont chacune résume un monde, l'Humanité est l'amorce d'un Esprit supérieur. »

Ce saint et savant homme, théologien et paléontologue, a passé sa vie à démontrer que la civilisation était en progrès constant, et que les êtres humains convergeaient vers le « point omega », où ils s'uniraient pour « l'accomplissement suprême ».

*Achevé d'imprimer
par Bookmundo.com en juin 2025
Image ©fotolia/Zacarias da Mata
ISBN 978-2-916963-22-8*